

Se dégager du relativisme

une réponse au clergé du MELS.

Une analyse adéquate de la mythologie diffuse de l'homme moderne demanderait des volumes. Car, laïcisés, dégradés, camouflés, les mythes et les images mythiques se rencontrent partout : il n'est que de les reconnaître. (Mircea Eliade 1972 : 33)

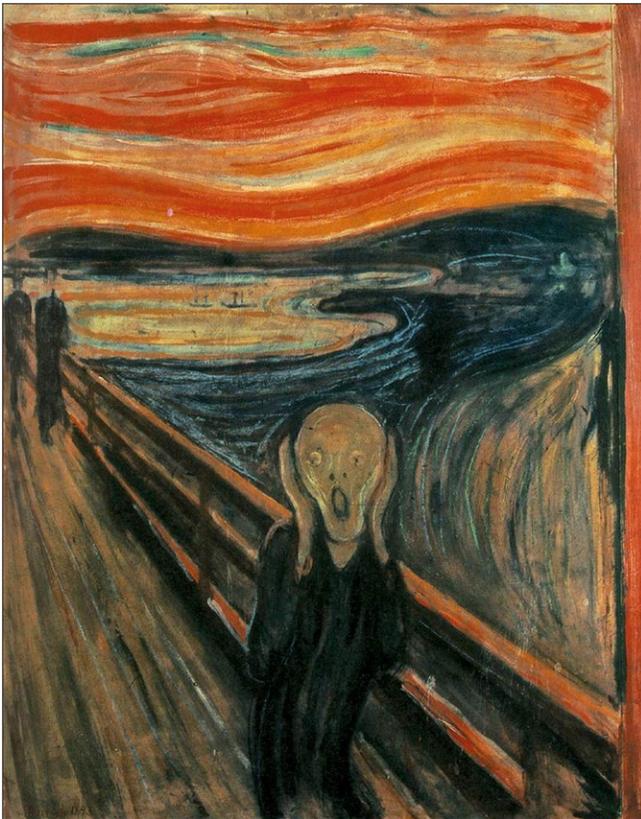
Paul Gosselin 2009©

Récemment, la revue Formation et profession a publié un article touchant le cours d'Éthique et culture religieuse par le professeur de philosophie Daniel Weinstock (2008) intitulé **La crainte du relativisme est mal fondée**. Weinstock admet d'emblée une perspective qu'à la fois, les défenseurs et détracteurs du cours d'ECR puissent admettre, c'est-à-dire qu'il faut rejeter le relativisme. Mais dépassé ce point, les avis divergent...

L'article de Weinstock débute avec une déclaration *ex cathedra* digne de la Sacrée congrégation du Saint-Office. Au sujet d'ECR, Weinstock note (2008 : 18) :

Ce programme, on le sait, vise à instruire les jeunes des rites, des règles et des récits qui sont au cœur des différentes religions que pratiquent les citoyens du Québec dorénavant issus des quatre coins de la planète.

Mais le lecteur examinant cet article, afin de déterminer qui est ce «on» et comment «sait»-il qu'ECR mènera effectivement le peuple québécois vers la Terre promise postmoderne, chercherait en vain réponses à ces questions. Vu que Weinstock ne le précise pas, cela laisse entendre que ce «on», c'est la société québécoise. Une telle affirmation ne manque certes pas de présomption¹. Cela laisse entendre aussi que, *tous savent que...* et si tous savent, alors ce n'est pas la peine de discuter plus longuement. Fin de la discussion, le débat est clos. C'est ainsi que nos élites postmodernes *dialoguent...* Pour Weinstock, et les auteurs d'ECR, ces questions ne sont pas discutables. Ces choses font partie du *consensus* préétabli par nos élites postmodernes. Manifestement le texte de Weinstock procède, comme tout discours religieux qui se respecte, en commençant par les pré-supposés fondamentaux, les dogmes et actes de foi indiscutables. Il faut croire, c'est tout.



La question fondamentale touchant le programme d'ECR est la suivante : À quoi se réfèrent nos élites post-modernes pour réfléchir aux questions d'éthique? Quel est leur point de repère pour évaluer le *bien* ou le *mal* dans une situation particulière? Comment distinguer entre l'éthique nazie (faisant de la race et de la lutte les valeurs suprêmes) et l'éthique de Martin Luther King (faisant la promotion de l'émancipation des opprimés)? Quel est le système idéologico-religieux servant d'étalon à nos élites pour leurs prises de position éthiques? À croire Weinstock, l'éthique tomberait du ciel, mais dans les faits l'éthique est toujours liée sur le plan logique à une cosmologie particulière et à une certaine vision du monde. Dans le langage commun, on dira, à une religion. L'éthique doit donc toujours être justifiée. Ceci nous conduit à une question fort importante soulevée par Weinstock. Il note deux positions possibles touchant le rapport éthique – religion (2008 : 19):

(...) soit on voit les questions éthiques [1] comme étant intrinsèquement reliées au questionnement religieux; soit, au contraire, [2] on les considère comme étant largement distinctes.

Weinstock rejette la première position et promeut la deuxième.

Une définition de la religion fort utile

Il est curieux de constater que Weinstock défend le concept de l'absence de lien organique ou logique entre religion et éthique en faisant appel à une définition tout à fait dépassée de la religion (2008 : 19):

(...) si on la considère comme un ensemble de pratiques et de rites à caractère essentiellement culturel et traditionnel, mais sans prise sur les enjeux moraux de notre époque

Il s'agit d'une perspective assez inexplicable de la part d'une personne d'origine juive². Weinstock ne peut certes prétendre ignorer l'immense portée éthique de la Torah. L'anthropologue d'origine juive, Mikhael Elbaz souligne la portée éthique de la religion juïdique que pour les habitudes alimentaires (2002 : 2):

Les règles bio-éthiques du judaïsme autorisent alors un raisonnement semblable au *common law*, fondé notamment sur les cinq principes suivants: (1) De la souffrance imposée aux animaux; (2) De la préservation de la nature; (3) Réparer le monde; (4) Soigner et être soigné; (5) Sauver une vie.

Puisque les fondateurs des sciences sociales étaient presque tous assujettis à la pensée des Lumières, lorsqu'il est question de « religion », ils se préoccupèrent de ce qui frappe le regard et surtout de ce qui est l'antithèse des préoccupations des Lumières. Puisque les Lumières ont érigé un système de croyances dites

« scientifiques » et « rationnelles », initialement les sciences sociales se sont beaucoup attardées aux croyances religieuses touchant le *surnaturel* ainsi que le caractère *irrationnel* de la religion³, souvent en négligeant d'autres aspects de la chose. Cette définition de la religion s'est avérée fort payante, car elle garde l'attention sur le système judéo-chrétien, mais passe sous silence le caractère idéologico-religieux des croyances modernes et postmodernes qui l'ont remplacé en Occident. Cela dit, en sciences sociales on a fini par admettre que la religion occupe une place importante dans les sociétés humaines et que les relations réciproques entre religion et composantes de la société sont souvent complexes, voire inextricables. Dans la deuxième partie du XX^e siècle, les spécialistes ont délaissé le surnaturel comme trait caractéristique de la religion et la définissent désormais de manière plus simple, c'est-à-dire comme un système de croyances donnant sens à l'existence humaine⁴. Que ce système puisse faire référence au surnaturel ou non est alors sans importance. Il en résulte que cette définition de la religion inclut aussi bien les religions traditionnelles (judaïsme, bouddhisme, christianisme, islam) que les idéologies modernes issues des Lumières telles que le nazisme et le communisme. Et, si on pousse trop loin la réflexion sur une telle question, elle devient rapidement fort subversive...

Weinstock semble conscient de cette évolution de la définition de la religion, car il y fait allusion en notant (2006 : 192):

De nombreuses personnes, si elles n'appartiennent pas à une religion au sens strict du terme, adhèrent néanmoins à **des cadres théoriques qui permettent de répondre aux mêmes questions auxquelles tente de répondre la religion**: quel est le sens de la vie humaine? quelle place l'être humain occupe-t-il dans l'univers? peut-on donner un sens à la souffrance?, et ainsi de suite.

Évidemment Weinstock est prudent et évite d'aller *trop loin*. Les concepteurs d'ECR, pour leur part, ne concevraient jamais appliquer une définition élargie de la religion au cours d'ECR lui-même, car si on devait le faire, cela réduirait à néant la prétention du Ministère de l'éducation des loisirs et du sport (MELS) qu'ECR est neutre sur le plan de la religion. Il est d'ailleurs inconcevable que le MELS, avec tous les conseillers en sciences sociales à sa disposition, ne soit pas au courant de ce genre de considération⁵. Dans un tel contexte, il faut alors se demander pourquoi le MELS s'est replié sur une définition dépassée de la religion. Pourquoi a-t-il jugé cela utile plutôt que de s'appuyer sur les derniers progrès des recherches en

une religion est un système de croyances donnant sens à l'existence humaine.

sciences sociales ? Weinstock lui-même nous fournit quelques indices expliquant ce choix de définition de la religion (2006 : 194) :

C'est tout le contraire qu'encourage la promiscuité entre éthique d'une part, et religions et « représentations séculières du monde et de l'être humain » de l'autre. **Placer ces trois matières côte à côte, c'est encourager la pensée que l'éthique est intimement liée, par sa nature, au type de construit conceptuel humain que sont les religions et les grandes idéologies.**

Il faut donc nier et rejeter le lien éthique – religion. Weinstock tient à tout prix à maintenir l'illusion qu'une civilisation puisse exister sans religion, mais pour ce faire il doit exploiter un langage ambigu, équivoque (2006 : 188) :

(...) il est possible, dans une société complexe, de se doter d'un langage et d'une manière de dialoguer sur des questions morales qui ne présuppose pas d'adhésion à une religion particulière, ni même à une religion quelle qu'elle soit.

Évidemment, la définition désuète de la religion exploitée par Weinstock lui est fort utile ici. S'il devait la remettre en question pour admettre qu'une religion est simplement un système de croyances qui donne sens au monde, alors tout ce château de cartes s'effondrerait. Comme tout membre du clergé qui se respecte, Weinstock cherche à éviter que ses ouailles aient de *mauvaises pensées*... Mais dans un moment d'enthousiasme, on peut laisser échapper quelques allusions au fait qu'ECR est bel et bien un cours dont le contenu propose une vision du monde (ou une religion). Weinstock par exemple laisse tomber ce commentaire imprudent (2006 : 196) :

La décision de mettre fin au régime d'enseignement confessionnel catholique et protestant, et implicitement, de remettre en question l'idée que l'éthique devait nécessairement s'enseigner dans un cadre confessionnel, **fournit au système éducatif québécois une opportunité historique, celle d'ancrer l'enseignement moral dans une vision moderne de ce qu'est l'éthique, et de ce que devrait être sa mission dans une société plurielle.**

Ce lapsus est instructif. Quelle est au juste cette « vision moderne de l'éthique » ? Est-ce une perspective moderne, liée à l'héritage du Siècle des Lumières⁶ ou un truc plus récent, lié aux courants postmodernes⁷ ? Peut-on s'attendre à une réponse honnête de la part du MELS sur une telle question ? Weinstock ne semble pas conscient que sa position sur le rapport éthique-religion est en contradiction avec des acquis des sciences sociales. Le sociologue belge, Émile Durkheim,

exposa la portée sociale de la religion de la manière suivante (1912/1968) :

On s'entend aujourd'hui pour reconnaître que le droit, la morale, la pensée scientifique elle-même sont nés dans la religion, se sont, pendant longtemps, confondus avec elle et sont restés pénétrés de son esprit.

Au cours du XX^e siècle, l'anthropologie des religions, a pris l'habitude d'examiner la religion comme un produit de la culture. C'est l'approche prônée, entre autres, par l'anthropologue américain Clifford Geertz. Plus récemment l'anthropologue français Marc Augé, dans un essai sur le paganisme, renverse l'approche de Geertz et note qu'il y a lieu d'examiner la culture comme un système implicitement religieux (1982: 320) :

Sans doute serait-il très difficile, mais non entièrement vain, de chercher à mettre en évidence les liaisons subtiles entre les diverses pratiques symboliques parcellaires qui constituent pour une partie importante des sociétés modernes une manière de religion sans foi ni culte unifié. Un projet de ce genre impliquerait une démarche inverse de celle de l'anthropologie religieuse, notamment tel que la définit un de ses théoriciens les plus avertis, Clifford Geertz: *The anthropological study of religion is therefore a two-stage operation: first an analysis of the system of meanings embodied in the symbols which make up the religion proper, and, second, the relating of these systems to social-structural and psychological processes.* (Geertz 1966, p.42). **Car ce serait alors moins la religion qu'il s'agirait de définir comme un système culturel que la culture, appréhendée dans ses manifestations les plus contrastées, qu'il faudrait tenter de cerner comme un ensemble virtuellement systématique et implicitement religieux.**

Sur le plan logique, il en résulte qu'il ne peut y avoir d'institutions sociales véritablement neutres sur le plan idéologico-religieux, et ce, même si les institutions visées nient tout rôle religieux. Il va de soi que l'éthique aussi ne peut être détaché du système idéologico-religieux qui la fonde. Il ne reste qu'à établir si le lien entre un système éthique particulier et la religion à laquelle on veut l'associer est cohérent ou pas. Il faut noter que la perspective exprimée par Augé, même si elle est peu connue, a été explorée par d'autres bien auparavant. Commentant les travaux de Durkheim, le sociologue américain Talcott Parsons nota, il y a bien des années (1937:427) que l'apport le plus significatif de Durkheim fut non pas de considérer la religion en tant que phénomène social, mais la société **comme un phénomène fondamentalement religieux**. Mais la majorité des chercheurs en sciences sociales, bien que sachant ces choses, évite scrupuleusement de les appliquer aux ins-

titutions occidentales auxquelles elle s'identifie justement. On se réfugie donc dans des trucs anecdotiques, n'exigeant aucune remise en question sérieuse. Augé, par exemple, examine les parties de foot/soccer comme un rite religieux des sociétés laïques⁸.

Défendant le cours d'ECR, Weinstock note (2008 : 19) qu'il « y sera question des principales valeurs favorisant le vivre-ensemble dans le contexte d'une société libre et démocratique. **Ces valeurs ne sont pas présentées comme relatives** à un contexte culturel ou religieux particulier, mais comme s'appliquant à tous. ». Dans ses articles, Weinstock laisse tout de même sans réponse une question fondamentale : pourquoi les valeurs imposées via ECR ne sont-elles pas présentées comme relatives? Pourquoi ECR est-il **imposé** à l'ensemble de la population scolaire québécoise ? Si on prétend que ces valeurs (et pas d'autres) sont absolues (au point de vouloir assujettir la population du Québec à cet *ordonnement des valeurs* sans possibilité d'exemption!) il faut **justifier** une affirmation aussi forte et aussi dogmatique ! Il ne faut pas tricher sur une question aussi capitale, ce n'est pas éthique⁹. Il s'agit pourtant d'un problème facile à résoudre si on a le courage de répondre honnêtement à la question.

Puisque la vieille définition de la religion (= surnaturel) est celle qui domine encore les médias, le système juridique et le système scolaire, il sera bien difficile pour le grand nombre de voir dans le programme d'ECR un document *religieux*. Dans le passé, les systèmes idéologiques ou religieux en Occident avaient des caractéristiques et des symboles faciles à identifier. On peut penser au catholicisme avec ses grandes églises dotées de leur architecture distinctive, ses symboles religieux particuliers, ses prêtres avec leurs vêtements distinctifs. Tout cela fait que le système de croyances catholique est facilement repérable. Il en est de même chez les protestants avec leurs églises distinctives, leur symbolique et leur clergé aux habits distinctifs. Dans l'époque moderne, l'attrait des signes explicites a diminué quelque peu chez les idéologies issues du Siècle des Lumières, mais on le rencontre chez les nazis avec leur architecture distinctive, leurs symboles graphiques faciles à reconnaître, leurs vêtements distinctifs et leurs processions idéologiques. Il en a été de même chez les communistes. Mais le système de croyances postmoderne que l'on rencontre au cœur du programme ECR est une bête bien différente. Il évite le regard, repousse l'aspect communautaire fort et n'érige pas d'institutions explicites facilement identifiables¹⁰. Pour le reconnaître, le seul moyen est de comprendre les principes de base, les croyances, qui la fondent.

Pour ce faire, il est utile de prendre conscience que chaque religion pose de manière originale la question de la condition humaine et propose une réponse unique pour régler le problème de son aliénation¹¹.

Voyons quelques exemples (évidemment réduits à leur plus simple expression) :

Religion	Problème	Solution
Islam	Incrédulité et ignorance de la révélation du Prophète	Reconnaître le Prophète et obéir à la révélation divine (que Dieu est unique) et appliquer la charia
Mouvement raëlien	Ignorance de la sagesse des extraterrestres	Faire contact avec la sagesse des extraterrestres (via Raël) et l'appliquer ¹²
Christianisme	Le péché qui sépare l'homme de son Créateur	Le sacrifice de Christ sur la croix ôte ce péché et obéissance aux règles de vie proposées par Christ
Bouddhisme	L'homme qui vit en ignorant l'influence du samsara et il est l'esclave du désir	L'illumination qui conduit l'homme à prendre conscience du samsara et cherche à vaincre ses effets pour atteindre le nirvana et l'extinction de la personnalité et ses désirs
Judaïsme	Le péché sépare l'homme de son Créateur	Prendre conscience de la révélation de Moïse et obéir à la loi de Dieu.

Il faut donc prendre conscience que malgré le fait que le discours postmoderne repousse la symbolique, les communautés facilement identifiables et les étiquettes religieuses traditionnelles, les concepts proposés par le cours d'ECR rentrent facilement dans une grille comme celle-ci. Par exemple, dans une section sur les repères culturels, le document **Éthique et culture religieuse: Programme du premier cycle et du deuxième cycle du secondaire** affirme au sujet des étudiants que (2008 : 35/533) :

Tout au long du secondaire, le programme d'éthique et culture religieuse **les aide à saisir la diversité et la richesse culturelles qui les entourent**. De plus, ce programme offre aux élèves l'occasion d'élargir leur culture générale. L'examen de repères, tels que des us et coutumes, des vérités d'expérience, des codes de vie ainsi que des chartes de droits qui fondent des principes, des normes et des valeurs démocratiques que partagent les membres de la société dans laquelle ils évoluent, leur permet de s'en donner une représentation significative. Des récits, des symboles du religieux dans des oeuvres d'art religieux ou profane, des rites et des règles sont autant de repères qui leur permettent de s'ouvrir au monde et d'enrichir leur bagage culturel.

On voit donc proposé, dès la première phrase (de manière implicite), le postulat que la compréhension culturelle des étudiants est déficiente, insuffisante. Leroux (2008: 267) aborde la question à partir d'un autre angle (équivalente) et discute de la *mondialisation des références*

ou du *pluralisme croissant*¹³ des systèmes de croyances (Leroux 2007: 23-24). C'est donc ce qui constitue le **problème** de la religion postmoderne avancée par ECR. Et la **solution** à ce problème est vite trouvée (dans les phrases qui suivent), c'est-à-dire de s'appuyer sur la révélation accordée aux experts universitaires ayant consultés les textes extatiques des prophètes Habermas, Derrida et Foucault¹⁴ et ayant pondu ce programme dont l'objectif est de faire dépasser à la population québécoise, son stade actuel d'ignorance. Il faut donc la conduire vers l'*illumination*. Mais ce processus d'*illumination* exige que les acolytes soient exposés à la pluralité des visions du monde, c'est-à-dire au menu du restaurant-buffet postmoderne. Si les défenseurs d'ECR insistent tant à exposer les jeunes à la pluralité des religions, c'est que sans cela leur *illumination* ne peut avoir lieu. Il y a une ironie délicate dans le fait que Georges Leroux, défendant le rôle critique de l'initiation au pluralisme, fait référence à l'*illumination* du Bouddha (Leroux 2007: 107). Quérin a noté que le rituel de la préparation à la communion postmoderne, proposé par le cours d'ECR, comporte trois étapes (2009: 105-109):

- 1) Réfléchir sur ses péchés, c'est-à-dire sur des questions éthiques.
- 2) Manifester son repentir au moyen d'une compréhension du phénomène religieux.
- 3) Se garder pur, par la pratique du dialogue.

Dans la culture occidentale, la religion chrétienne a laissé des traces très profondes. Dans ce contexte, même dans les milieux très instruits, lorsqu'il faut gérer la *religion* sur le plan social ou qu'il est question d'étudier le *phénomène religieux* en milieu universitaire, inconsciemment, le christianisme reste la référence. Ainsi, si on considère qu'un phénomène social a des points en commun avec le christianisme, on lui appliquera alors l'étiquette *religion*, mais si le phénomène a peu de ressemblances évidentes avec le christianisme, alors l'étiquette ne sera pas appliquée. Il en découle que lorsque les héritiers des Lumières ou encore les défenseurs d'ECR affirment ne pas colporter une religion, ils expriment une demi-vérité, c'est-à-dire que leur système de croyances n'est pas le christianisme ou ne lui ressemble pas trop, ce qui est vrai, mais il reste erroné d'affirmer qu'il ne correspond pas à une religion du point de vue de l'anthropologue, ce qui est une affirmation tout à fait différente. Un autre facteur qu'il faut considérer dans cette équation est le fait que les systèmes de croyances issus des Lumières (jusqu'au postmodernisme) insistent fortement sur le mythe qu'ils ont dépassé le stade de la religion. Cela constitue évidemment un incitatif puissant pour ne pas faire certaines observations critiques.

Autre point à considérer est le fait que le programme vise explicitement à **structurer l'identité de l'élève**. À la

page 2/500 du programme secondaire (2008) on met la « structuration de l'identité de l'élève » parmi les finalités du programme et au diagramme apparaissant à la page A6 du même programme, on revient sur le concept « Structuration de l'identité ». La chose peut sembler anodine, mais l'auteur du livre **The Invisible Religion**, le sociologue américain Thomas Luckmann note que le processus, par lequel est formé l'identité individuelle est fondamentalement **religieux** (1970: 70):

L'identité d'un individu concret est donc l'expression subjective de la signification objective d'une vision du monde historique. Initialement, nous avons défini la vision du monde comme une forme de religion universelle. De même, nous pouvons maintenant définir l'identité personnelle comme une forme d'expression religieuse universelle.*

Touchant ce processus, l'anthropologue canadien, K. O. L. Burridge, note aussi le lien étroit entre identité personnelle et religion (1979 : 48-49):

Avançant une critique de la perspective qui veut que les religions ne seraient rien d'autre que des mécanismes de défense, Allport (1955 : 96) **identifie la croyance religieuse comme** une force positive « au cœur, au centre et **constituant la substance même de l'ego en développement** ». Ailleurs, Allport (1960 : 142) affirme que « la religion d'un homme est la tentative audacieuse de s'unir à la fois au Créateur et à la création [pertinent dans le cas des religions théistes uniquement]. **Il s'agit de sa tentative ultime d'élargir et de parachever sa personnalité en l'intégrant au contexte ultime auquel il appartient justement.** » Et c'est bien dit, car là où les catégories telles que le domestique, la politique ou l'économique confinent et excluent, le langage de la religion rassemble. Il intègre et érige une perspective d'ensemble qui touche tout l'être humain. Un acte ou événement religieux rassemble et intègre l'individuel aussi bien que le collectif dans un cadre ou une expérience qui évoque tout ou un grand nombre de contextes d'expérience et dans lequel le sens des interactions entre les aspects animal, culturel, moral et spirituel peut être trouvé.*

Il va de soi que les écoles sont intimement liées à ce processus de constitution de l'identité personnelle, en particulier sur des questions d'identité sexuelle, la gestion des relations interpersonnelles, des attitudes vis-à-vis des groupes ethniques ou raciaux, etc. Les questions que soulèvent ce processus sont inévitablement religieuses (au sens entendu ici). Faut-il s'étonner que l'un des plus grands défenseurs d'ECR tel que Georges Leroux soit bien au courant de ce fait? Il observe (2007: 75) « Le savoir moral et religieux est constitutif du langage même de notre identité et de notre expérience la plus actuelle, il est la condition fon-

damentale de notre compréhension de nous-mêmes autant que la condition de notre accès à l'autre (...). Faut-il s'étonner par ailleurs que Leroux n'en tire aucune conclusion touchant la neutralité prétendue de ce cours? Sans doute que l'entretien de l'image de marque est déterminant en dernière instance ici.

Notons aussi que le fait de nier haut et fort le caractère religieux d'ECR n'est pas un alibi crédible. Bien des religions ou idéologies en font autant. Les adeptes de la Méditation transcendantale, par exemple, nient que leurs convictions constituent une religion tout comme c'est le cas des Francs-Maçons. Ainsi, dans le discours des défenseurs d'ECR, on prendra soin de masquer au maximum les intérêts cherchant à imposer ce cours ainsi que le système de croyances que cela implique. On dira plutôt que *la société québécoise* ou *le Québec* a besoin d'ECR et qu'il y a *consensus* à ce sujet, plutôt que préciser quels intérêts particuliers sont servis par ce cours. La stratégie de la *neutralité* offre l'illusion d'une *sanction scientifique* à ce discours et a l'avantage de permettre la pénétration graduelle des idées tout en évitant les confrontations ainsi que les comparaisons et critiques qui sont le résultat inévitable d'un débat ouvert. Les systèmes de croyances issues du Siècle des Lumières nieront aussi haut et fort qu'ils font la promotion d'une *religion*. Mais il faut noter qu'aux XVII^e et XIX^e siècles, on a fait quelques tentatives maladroites d'ériger des systèmes religieux explicites issus des Lumières. Auguste Comte, avec sa religion raisonnable, le positivisme religieux, incluant le culte de Clotilde de Vaux, est un exemple parmi d'autres. Mais depuis, ces épisodes sont considérés des secrets honteux, enterrés *pour le bien de tous*. Aujourd'hui, les héritiers des Lumières admettent à peine l'étiquette *idéologie*, mais sur le plan anthropologique il est tout à fait légitime de considérer une idéologie, comme rien de plus qu'une religion érigée sur une cosmologie matérialiste. Et cette religion regorge de découvertes étonnantes, dont le *vivre-ensemble* par exemple. Bien des Québécois ont été étonnés d'apprendre qu'il fallait *vivre-ensemble*. Quelle révélation! Personne ne nous l'avait jamais dit... Il ne nous reste qu'à savoir sur quelle base il faudra désormais *vivre-ensemble*.

Il y a donc lieu de considérer que le programme d'ECR constitue un rite d'initiation plutôt fastidieux (et coûteux pour les payeurs de taxes) à cette connaissance secrète postmoderne. Et puisque la solution proposée par ECR s'appuie en particulier sur la transmission d'une connaissance caractéristique et distincte, il faut classer ce système de croyances parmi les religions de type gnostique, c'est-à-dire où le salut s'appuie sur l'initiation à une connaissance sacrée (généralement secrète). Il faut également prendre conscience que chaque religion exprime sa vision du monde au moyen d'un langage et d'un vocabulaire qui lui est

propre¹⁵. Pour se convaincre du caractère religieux d'ECR, il suffit donc de remplacer, dans les documents du MELS, des expressions telles que «élargir leur culture générale», «s'ouvrir sur le monde» ou acquérir une «représentation significative» par des expressions moins ambiguës et plus théologiques telles que «recevoir une illumination» ou «se convertir» pour que les masques tombent. Dans une telle perspective, «pratiquer le dialogue» devient «pratiquer le rituel du dialogue». Un petit changement sémantique peut faire basculer bien des illusions.

Relativisme et pluralisme

Plus loin, Weinstock nous sert (2008) une brume rhétorique savante par le biais d'une distinction bidon entre relativisme et pluralisme¹⁶. De l'avis de Weinstock, le relativisme est mauvais, car il admet tous les comportements et aboutit au nihilisme¹⁷. Par contre, à son avis le pluralisme permet d'éviter ce piège et permet d'établir des distinctions entre valeurs, voire même une hiérarchie de valeurs. Mais Weinstock se tient motus sur une question critique, c'est-à-dire sur le **critère** ou étalon qui permettrait de fonder de tels jugements dans le cadre du pluralisme. C'est encore tricher. Il faut jouer cartes sur table... Weinstock est certes bon vendeur, mais en tant que consommateurs, les citoyens du Québec sont en droit d'exiger la liste des ingrédients de la salade idéologique que le MELS veut faire bouffer à nos enfants. Quelle est au juste la substance active de ce médicament qui est censée guérir tous les maux de la société québécoise? Dans l'absence d'une réponse sérieuse à cette question, cela pourrait laisser entendre que le rejet du relativisme par Weinstock ne soit qu'une stratégie marketing destinée à rassurer le bon peuple et rien d'autre¹⁸. Mais il y a fort à parier que Weinstock ainsi que le MELS refuseront toujours de justifier cet *ordonnement des valeurs* qu'implique ECR et vont continuer à jeter la poudre aux yeux de la population afin de protéger l'illusion de la neutralité d'ECR. Ils sont confrontés à deux options :

- 1) Exposer sans ambiguïté le repère/texte sacré qui justifie l'*ordonnement des valeurs* qu'implique ECR (et accepter son caractère idéologico-religieux),
- 2) Rejeter tout repère ou étalon éthique (et admettre le relativisme et le nihilisme radical).

Mais Weinstock laisse tout de même échapper une carte de son jeu lorsqu'il admet (2008 : 19) «cet ordonnancement [des valeurs] ne peut pas être définitif¹⁹.» Ce dernier aveu laisse clairement entendre que tout son discours sur l'*ordonnement des valeurs* et son rejet du relativisme ne servait à rien d'autre qu'épater la galerie... Pourquoi y croire? On chercherait en vain dans les documents du MELS l'évocation d'un cri-

tère éthique absolu²⁰ qui permettrait d'éviter le relativisme que le MELS affirme tout haut rejeter. Et dans l'absence de l'évocation d'un critère éthique absolu qui permettrait d'éviter le relativisme dans le document de Weinstock ou les affirmations du MELS, il faut conclure que la distinction entre relativisme et *pluralisme* est factice et que, malgré les protestations, les deux concepts aboutissent au même endroit sur le plan pratique. Dans le refus de justifier sur quelle base ECR permet d'ordonner les valeurs de manière rationnelle, les juger plus ou moins dignes, il faut considérer que le pluralisme proposé par Weinstock ne se distingue en rien du relativisme ou du nihilisme. Il est entendu que le MELS ne peut en aucun cas reconnaître ce fait, car cela poserait à nouveau un certain problème au niveau marketing...

Plus loin, Weinstock propose la salade postmoderne classique. Il note (2008 : 19) que « Les grandes religions partagent largement certaines valeurs morales. Elles se préoccupent toutes de justice sociale, même si elles ne la conçoivent pas toujours exactement de la même manière. » Cette affirmation est un exemple typique du relativisme postmoderne²¹ largement diffusé en milieu universitaire (dans les sciences sociales en particulier). Cela laisse entendre que, malgré leurs différences *superficielles*, les religions sont, sur le fond, toutes semblables. Bien que des points de convergence éthiques existent entre certaines religions²², Weinstock néglige d'examiner sérieusement les différences.

Il est étonnant de rencontrer une telle perspective chez un universitaire, mais malheureusement elle est assez commune, car cela fait partie des dogmes post-modernes dominants. Mais pour s'en dissuader, il suffit de penser aux rapports hommes – femmes ou aux attitudes touchant la liberté d'expression dans l'Islam²³. On peut penser aussi au rite du *sati*²⁴ chez les hindous ou encore les sacrifices humains exigés par la religion aztèque ou encore la Solution finale justifiée par la lutte darwinienne²⁵ entre les races chez les nazis. Ces exemples contredisent le concept postmoderne de l'équivalence (morale) fondamentale des religions et soulignent le fait que les présumés religieux ont des conséquences réelles sur la vie sociale. Mais le MELS nous répliquera : Prenez votre Ritalin régulièrement et tous ces problèmes vous sembleront beaucoup moins importants.

Dans son essai **L'Abolition de l'homme**, le littéraire britannique C. S. Lewis expose le dilemme du penseur postmoderne occidental rejetant la tradition éthique judéo-chrétienne afin d'ériger un système éthique « moderne » (1943/1986 : 118-119)

Le Novateur attaque les valeurs traditionnelles²⁶ (le Tao²⁷) pour défendre ce qu'il croit être, en un sens bien à lui, des valeurs « rationnelles » ou « biologiques ». Mais, on l'a vu, toutes les valeurs dont il se sert pour

attaquer le Tao, et qu'il prétend même lui substituer, sont en fait dérivées du Tao. S'il était vraiment parti de zéro, en se plaçant hors de la tradition morale de l'humanité, aucun tour de passe-passe n'aurait pu le faire arriver à l'idée qu'il faut mourir pour les autres et travailler pour la postérité. Si le Tao s'effondre, toutes ses conceptions de la valeur s'effondrent avec lui, car il n'y en a pas une seule qui puisse prétendre à une autorité venue d'ailleurs. Et s'il peut l'attaquer, c'est seulement grâce aux lambeaux qui lui en restent. Il faut donc se demander ce qui l'autorise à en choisir certains fragments et à en rejeter d'autres. Car si les fragments qu'il rejette n'ont pas d'autorité, ceux qu'ils conservent n'en ont pas non plus; et si ce qu'il conserve est valable, ce qu'il rejette l'est tout autant.

Pour sortir de l'impasse moderne et pour proposer une justification apparemment neutre de l'éthique, un argument que l'on a déjà offert pour éviter le lien étroit religion – éthique est l'hypothèse que l'homme est doté d'un *instinct moral*, un instinct indépendant de toute religion. Il est frappant de constater que l'argument a été déconstruit, il y a bien des années. C. S. Lewis note à ce sujet (1943/1986 : 108-110) :

Nous dire d'obéir à l'instinct, en effet, c'est comme nous dire d'obéir « aux gens » : les gens ne disent pas tous la même chose, les instincts non plus. Nos instincts sont en conflit entre eux. Et si l'on soutient qu'il faut toujours obéir à l'instinct de conservation de l'espèce aux dépens des autres instincts, d'où tirons-nous cette règle de priorité ? Prêter l'oreille à cet instinct lorsqu'il plaide sa propre cause et tranche en sa propre faveur serait un peu naïf. Chaque instinct voudra, si on l'écoute, être satisfait aux dépens de tous les autres. Du fait même que nous écartons l'un au profit de l'autre, la cause est déjà entendue si nous interroignons nos instincts sans connaître déjà leur dignité respective cet interrogatoire ne pourrait jamais nous l'apprendre. Et cette connaissance ne peut elle-même être instinctive : on ne peut être à la fois juge et partie; ou si par hasard on l'est, l'arrêt est alors sans valeur, et il n'y a pas de raison de placer le salut de l'espèce au-dessus de l'instinct de conservation ou de l'appétit sexuel.

Et si par hasard on laisserait entendre que le nouveau référent éthique serait la société elle-même, alors il ne faut pas oublier ce que les défenseurs d'ECR aiment tant nous mettre sous le nez, c'est-à-dire que nous sommes dans une « société pluraliste » ou pour l'exprimer autrement, une société faite de plusieurs sociétés, chacune doté de ses propres normes, cela pose un autre problème. Certaines sociétés défendent les droits de la femme, d'autres l'esclavage, d'autres le génocide et d'autres encore la pédérastie (Grèce antique) alors quelle norme ou référent l'emportera sur les autres dans

un contexte *pluraliste*? Faire de la société (ou même sa Charte des droits) un référent ne règle rien non plus.

Dans le développement de son article, Weinstock (2008) discute, entre autres de ces jeunes dont il faut développer « l'habitude du dialogue démocratique », mais Weinstock néglige d'établir **qui** définira ce qu'est une *habitude du dialogue démocratique* et en s'appuyant sur **quoi**. Ce discours postmoderne renvoie le lecteur dans un labyrinthe de miroirs réfléchissants l'un dans l'autre, où aucun terme n'est défini. Nos élites postmodernes s'accommodent très bien d'un tel contexte, car tout ce qui compte au fond est qu'ils contrôlent le **cadre** du discours sur la place publique. Le reste, leur importe peu... De l'avis de nos élites, il est d'ailleurs souhaitable que le bon peuple n'y comprenne rien. Le clergé postmoderne²⁸ se charge d'ailleurs admirablement de la tâche d'alléger les masses de tout souci à cet égard...

Voyons un exemple intéressant de la rhétorique obscure exploitée par les défenseurs d'ECR. Georges Leroux explique ainsi le cheminement du jeune Québécois vers l'illumination postmoderne (2007: 49): « (...) dans l'école, le jeune découvre la diversité, tout comme il est appelé à prendre conscience de la singularité de son monde d'origine. » Mais puisqu'ils ne font pas partie de la Congrégation pour la doctrine de la foi du MELS, les journalistes jouissent parfois de la liberté de s'exprimer avec moins de sophismes hypocrites sur les conséquences idéologico-religieuses du programme ECR. Richard Martineau, par exemple, nous éclaire (involontairement) dans sa chronique sur ce qui est sous-entendu par le concept de *manifester une compréhension du phénomène religieux* dont il est question dans le programme d'ECR publié par le MELS²⁹ (Martineau 2008):

Et ça [ECR] va leur montrer qu'aucune religion n'est meilleure que l'autre, que les systèmes de croyances sont tous absurdes et ridicules. Ce n'est pas la meilleure façon de combattre l'intégrisme, ça? Montrer à nos enfants que leur ami imaginaire n'est pas meilleur que l'ami imaginaire de leur voisin³⁰?

Et pour retourner à une autre époque, il est ironique de constater que des remarques acerbes de Pascal rédigées dans **les Provinciales** à l'égard de l'hypocrisie des Jésuites s'appliquent tout à fait à nos élites postmodernes (1656):

Sachez donc que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs : ce n'est pas leur dessein. Mais ils n'ont pas aussi pour unique but celui de les réformer: ce serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout, et qu'ils gouvernent toutes

Le discours postmoderne renvoie le lecteur dans un labyrinthe de miroirs réfléchissants l'un dans l'autre, où aucun terme n'est défini.

les consciences. Et parce que les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner quelques sortes de personnes, ils s'en servent dans ces occasions où elles leur sont favorables. Mais comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde. C'est pour cette raison qu'ayant à faire à des personnes de toutes sortes de conditions et des nations si différentes, il est nécessaire qu'ils aient des casuistes assortis à toute cette diversité.

Au-delà du verbiage et de la propagande du *discours officiel*, l'anthropologue Ernest Gellner expose également, de manière un peu plus élégante, l'hypocrisie et l'attitude condescendante du postmoderne à l'égard des visions du monde et religions qu'il peut rencontrer (1999 : 85-86):

Une objection que l'on peut faire au relativisme, et en particulier à la variété herméneutique de cette position que nous avons brièvement étudié, est qu'il est profondément incohérent et, sans doute inconsistamment, hypocrite. Les relativistes herméneutiques ne traitent pas vraiment toutes les visions culturelles comme également valables. Leurs récits des systèmes de sens étrangers sont encore profondément et inévitablement encadrés dans un milieu naturel qui est le sous-produit de la science occidentale actuelle. Même un anthropologue postmoderne ne décrira pas, par exemple, les pratiques magiques dans une société donnée, en disant simplement: Eh bien, oui, dans cette culture, la magie fonctionne. Il décrira simplement comment « elle fonctionne », c'est-à-dire comment ce système d'idées s'inscrit dans le cadre d'un réseau plus large de notions et de pratiques, perçus comme fonctionnant à l'intérieur d'un monde naturel, qui lui-même opère partout selon les mêmes principes.*

Mais ce flou caractéristique du discours postmoderne entraîne des conséquences sérieuses sur la question éthique. Le pluralisme de Weinstock n'offre aucun point de repère clair sur la question du bien et du mal. Les limites sont floues et à vrai dire complètement assujetties à l'arbitraire des intérêts des élites postmodernes. Au bout du compte, c'est la volonté de cette élite (et ses perceptions et préjugés) qui constitue le **seul** point de repère pour distinguer entre le bien et le mal. On nous affirme parfois que la Charte québécoise des droits et libertés doit constituer ce nouveau repère pour le Québec, mais cela n'a rien pour rassurer, car le 15 juin 2005 on a eu droit à une démonstration patente de ce type de *pluralisme* lorsque nos élites ont modifié l'article 41 de cette Charte, un document supposé *sacré*, et ont éliminé le droit des parents

de choisir le type d'éducation religieuse qui s'appliquera à leurs enfants. Il faut se demander alors quel autre droit actuel inscrit dans la Charte pourra être abrogé par nos élites bien-pensantes lorsqu'il aura cessé de plaire ? Dans ce contexte, la Charte des droits devient une pâte à modeler, une boîte vide...

Pourquoi détacher l'éthique de la religion ?

L'article de Weinstock laisse entendre qu'il n'existe aucun lien nécessaire ou inévitable entre religion et éthique. Une telle perspective implique un regard plutôt superficiel sur l'anthropologie des religions, mais cela dit une telle perspective est malgré tout très répandue en milieu universitaire. Examinons la chose du point de vue de l'histoire des religions.

Dans le monde préchrétien, il était impensable de détacher l'éthique de la religion. Dans la religion juive, par exemple, on rencontre à la fois des prescriptions touchant les fêtes religieuses et les sacrifices, mais également des règles touchant la justice économique³¹, l'abattage des animaux de boucherie³², les bagarres de rue³³, les rapports avec les immigrants³⁴ et la gestion des défécations³⁵. Le lien entre religion et éthique est alors visible aux yeux de tous et touche jusqu'aux menus détails du quotidien. Il en est de même dans l'islam où l'on règle non seulement les rites religieux, mais aussi les lois sur le divorce et les limites du vêtement féminin³⁶. Et dans le monde hindou, les règles éthiques prescrites à l'égard des animaux par exemple, ne peuvent se comprendre qu'en se référant aux conceptions cosmologiques (réincarnation) hindoues. Et la logique d'un tel arrangement se comprend facilement. Pour justifier l'imposition de règles et contraintes à autrui, il est nécessaire de les fonder et les justifier en faisant appel aux choses les plus sacrées, à la religion, sinon tout l'édifice risque de s'effondrer comme un château de cartes.

En Occident, dans un monde influencé par le christianisme, il faut nuancer un peu, car au moment de sa naissance dans le monde Antique, le christianisme a cohabité (plus ou moins heureusement) avec la culture gréco-romaine dominante et dans bien des cas n'a pas réussi à la supplanter. Cela s'est reflété, entre autres, dans le domaine de la sexualité, le rapport Religion/État et du juridique³⁷. On parle souvent de l'Occident *chrétien*, mais sans reconnaître qu'un très grand nombre de traits culturels occidentaux n'ont pas leur source dans le christianisme. Rares sont les élites postmodernes qui feront une telle distinction³⁸.

Lors de la montée de la pensée du Siècle des Lumières, on a tenté couper les liens avec le système judéo-chrétien afin d'ériger la civilisation occidentale sur les bases d'un nouveau système idéologico-religieux, appuyant son autorité sur la Science la Raison, plutôt que sur la Bible ou les décisions du Pape. Mais

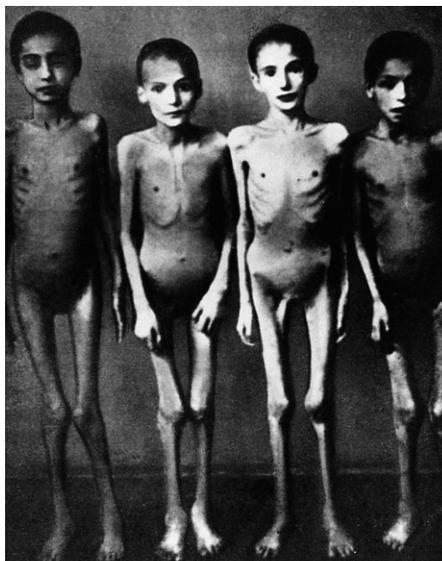
ce qu'il y a de particulier chez les idéologies issues des Lumières est qu'ils affirmaient s'appuyer sur la Science et prétendent donc avoir *dépassé* le stade de la religion. Ils ont dû biffer l'identité de leur système de croyances. Il en a résulté que pour protéger l'illusion du *dépassement de la religion*, elles nient donc le lien manifeste éthique - religion. Laisser ce lien visible pourrait faire tomber les masques. ECR reste bloqué dans cette logique. D'autre part, il y a une autre raison pour laquelle on a jugé utile de le biffer; le XX^e siècle a exposé aux regards la faiblesse et la laideur d'une éthique s'appuyant de manière cohérente sur le matérialisme, dit « scientifique », issue des Lumières.

Comme bien des intellectuels occidentaux, les défenseurs d'ECR préfèrent laisser sans réponse les questions sur la source de leur *ordonnement éthique*, mais comme bien d'autres intellectuels occidentaux, ils préfèrent aussi laisser sans réponse la question des conséquences des systèmes éthique dits *non-religieux*, c'est-à-dire issus du Siècle des Lumières.

Puisque, depuis le début du XX^e siècle, l'influence de la pensée moderne et des idéologies issues des Lumières n'a pas cessé de grandir dans le système d'éducation au Québec il faut examiner de manière critique les conséquences de cette influence. Bien que la consommation de ce processus (le transfert des pouvoirs Église vers l'État) s'est faite lors de la Révolution tranquille, il y a lieu de penser qu'il avait commencé bien auparavant. Depuis la fin du XX^e siècle, on a noté la montée d'une réaction aux croyances modernes. C'est ce qu'on appelle le mouvement **postmoderne**. Ce système idéologico-religieux rejette le statut universel de la science et se dit *ouvert* à la religion, c'est-à-dire non pas exclusivement matérialiste. Les postmodernes *s'intéressent* à la religion, mais rejettent leur vérité. En somme, ils font de l'individu leur seule *vérité*. Depuis les années soixante-dix, le courant postmoderne est devenu très influent en sciences sociales et, il va de soi, dans les milieux de la pédagogie. Sur le plan éthique, les systèmes de croyances moderne et postmoderne sont relativistes. Le cours d'Éthique et de culture religieuse imposé par le MELS est un exemple (version populaire) typique du système de croyances postmoderne.

À la fin du XIX^e siècle, les défenseurs des Lumières prédisaient avec confiance la fin de la torture par des instances juridiques. Ils avaient décrété que le retour de la censure, de l'envoi au bûcher de livres, voir même de dissidents ou d'hérétiques était inconcevable. On considérait comme allant de soi que le développement de l'éducation, l'accroissement du savoir scientifique et la facilité de voyager rapidement apporteraient une amélioration continue, voire inévitable, de la moralité publique et privée ainsi que la tolérance sur le plan des opinions politiques. Chacun de ces espoirs s'est révélé faux. Dans son

essai *Grammaires de la création* (2001: 12-13), le critique littéraire George Steiner note que le XX^e siècle, pour l'Europe et la Russie, a été non pas le paradis sur terre, mais plutôt l'enfer. Steiner note qu'entre le mois d'août 1914 et la guerre des Balkans dans les années 90, plus de 70 millions d'individus ont trouvé une mort violente. Tandis que la Première Guerre Mondiale a fait connaître les massacres mécanisés, la Seconde a révélé les exterminations industrielles et la génération suivante a connu la terreur de l'incinération nucléaire. Évidemment, la guerre, la peste et la famine ne sont pas des phénomènes uniques au XX^e siècle. Ces choses se



sont produites auparavant dans l'Histoire. Mais Steiner note que la désintégration du visage humain de ce siècle comporte un certain mystère. Cette désintégration n'est pas le résultat d'invasions barbares ou d'une menace extérieure. Le nazisme, le fascisme et le stalinisme ont tous émergé du contexte social et administratif des hauts lieux intellectuels occidentaux. Dans le cas de la Solution finale des nazis, il y a là une singularité, non pas en termes d'échelle, car le stalinisme a tué plus encore, mais sur le plan de la motivation. Le nazisme a décrété qu'il y avait une catégorie de personnes, jusqu'aux femmes et enfants, dont le crime était simplement *d'exister*. Il y a là un côté obscur de l'Occident sur lequel il est particulièrement difficile aux héritiers des Lumières de lever le voile.

À maintes reprises, le XX^e siècle a exposé les conséquences sociales et éthiques d'une civilisation fondée sur les visions du monde issues des Lumières. Au début de ce siècle, appuyées sur le prestige de la science, les idéologies issues des Lumières avaient le vent dans les voiles. Dans la pensée des Lumières, la sagesse devait provenir de l'élite qui avait subi *l'illumination*, les diplômés universitaires. Au Québec cela semble devenu une ligne directrice à laquelle il ne faut pas dévier. Discutant de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, le biologiste français renommé Pierre-Paul Grassé souligne le fait oublié que le milieu universitaire peut rapidement tomber sous le charme des systèmes de croyances les plus pervers (1980: 44):

Après le triomphe du national-socialisme, la science allemande apporta massivement sa caution inconditionnelle au *Führer*. Anthropologistes, généticiens, économistes, légistes, avec zèle, se mirent au service de leur nouveau maître. [Il ajoute, en note en bas de page [2]]: L'appui des intellectuels allemands³⁹ à leur *Führer* fut massif. Lors du référendum de 1933, les déclarations de professeurs appartenant à des universités (non à toutes) furent réunies en un

volume. Parmi les auteurs de ces textes, on relève le nom du célèbre philosophe, Martin Heidegger, ce qui est à la fois surprenant étant donné l'idéalisme qui imprègne son œuvre et révélateur de l'état d'esprit qui donna la victoire à Hitler.

N'est-ce pas curieux que le MELS s'appuie justement sur ces mêmes érudits pour imposer ECR (et parmi eux, possiblement quelques admirateurs de Heidegger)? Mais dans la logique de la vision du monde moderne/matérialiste qui a dominé le XX^e siècle, si l'être humain n'a pas de statut particulier pourquoi ne pas le traiter comme une machine, par exemple? Et si la machine est usée et ne donne plus son plein rendement, pourquoi ne pas la « débrancher » et la mettre au rebut? Bien avant Darwin, le marquis de Sade, avait saisi et exposé les conséquences d'une cosmologie matérialiste cohérente⁴⁰ (1795/1972: 144):

Daignons éclairer un instant notre âme du saint flambeau de la philosophie: quelle autre voix que celle de la nature nous suggère les haines personnelles, les vengeances, les guerres, en un mot tous ces motifs de meurtres⁴¹ perpétuels? Or, si elle nous les conseille, elle en a donc besoin. Comment donc pouvons-nous, d'après cela, nous supposer coupables envers elle, dès que nous ne faisons que suivre ses vues?

Il faut bien comprendre qu'en dernière analyse la seule chose qui soit vraiment absolue sur le plan moral, dans le contexte cosmologique *scientifique* (s'appuyant sur l'évolution), c'est la survie. Mao Tsé-toung⁴² pour sa part, a habilement réduit la chose à l'essentiel. Il a déclaré: « Chaque communiste doit assimiler cette vérité: Le pouvoir politique est au bout du fusil ». Dans un québécois vulgaire, cela se traduit par « au plus fort la poche! ». Tout le reste est secondaire, accessoire. Il y a lieu de penser que le paléontologue américain renommé, Stephen Jay Gould, a clairement perçu cette réalité, puisque sur le plan éthique, il en est venu à défendre le concept de NOMA⁴³, c'est-à-dire un système éthique ne s'appuyant pas sur la cosmologie évolutionniste. Reconnaisant [implicitement] la déficience de la cosmologie matérialiste moderne, le concept de NOMA réclame donc une cohabitation de la cosmologie matérialiste (dite *scientifique*) avec une moralité fondée dans la religion, cette dernière pouvant suppléer aux défauts manifestes du premier dans le domaine éthique... La science se voit chargée d'expliquer le monde matériel et la religion, la réalité humaine/morale. Bien qu'il soit profondément ancré dans

le système de croyances moderne/matérialiste, Gould ouvre malgré tout la porte au système postmoderne.

Nous retrouvons une position semblable chez le britannique et évolutionniste ardent, Richard Dawkins. Au cours d'une interview accordée à l'ABC (Australian Broadcasting Corporation), Dawkins s'exprima ainsi au sujet de la question de la moralité (Dawkins 2000):

Il y eut, dans le passé, des tentatives pour fonder une moralité sur l'évolution. Je ne veux pas être associé à ces tentatives d'aucune manière. Il s'agit du genre de monde qu'un darwiniste, référant au concept de la lutte féroce pour la survie maintenant, où les forts dévorent les faibles⁴⁴. Je crois effectivement que la nature implique une lutte féroce pour la survie. Je pense que le comportement animal dans la nature sauvage, dehors, dans les forêts, dans la prairie, est un genre de vie extrêmement impitoyable, extrêmement désagréable, il s'agit précisément du genre de monde que je ne désirerais pas habiter. Et si un programme politique était basé sur le darwinisme, à mon avis ce serait de la mauvaise politique, ce serait immoral. **Exprimé en d'autres termes, je dirais que je suis un disciple passionné de Darwin quant à la science, mais lorsque vient le moment d'expliquer le monde [humain], je suis un anti-darwinien passionné à l'égard de la moralité et de la politique.**

Bien que l'on peut douter que ce soit intentionnel, il est tout de même étonnant de rencontre des aveux aussi francs des déficiences de la cosmologie moderne chez l'un de ses partisans les plus zélés.

Un des arguments proposés par Weinstock pour couper le lien entre religion et éthique est d'affirmer que la relation religion/éthique n'est pas toujours rationnelle (2006 :190):

Cela est vieux comme le célèbre dialogue platonicien, *l'Euthyphron*. Si le statut moral d'une idée, d'un argument, d'une valeur tient au fait qu'elle ait été divinement édictée, se pose alors la question de savoir pourquoi l'autorité divine l'a ainsi édictée. Si c'est en reconnaissance de son statut moral indépendant, **alors l'autorité divine n'est plus véritablement la source rationnelle de l'idée en question** (même si on peut encore penser qu'elle en est l'autorité historique). Mais si l'idée en question ne détient son statut moral que du simple fait de la volonté divine, alors la question se pose de savoir pourquoi une volonté rationnelle aurait pu y adhérer.

Mais Weinstock néglige une explication alternative, c'est-à-dire que chaque religion développe et appuie **une conception de l'éthique qui lui est propre**. Il peut donc exister parallèlement une éthique bouddhiste, chrétienne, islamique, existentialiste, communiste ou

nazie. La perspective proposée par Weinstock laisse entendre qu'il existe un étalon indépendant (non-religieux) de l'éthique. Si c'est le cas, il faut poser la question, quelle est la source de cette éthique supérieure? Les options disponibles font parfois défaut et nos élites peuvent parfois trouver tentant de tricher et faire appel à un système de croyances pourtant répudié à haute voix... Voici un aveu exceptionnel à ce sujet de la part d'un intellectuel matérialiste renommé, tiré d'un échange entre Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir (Beauvoir 1981: 552):

S. - de B. - Comment définiriez-vous en gros votre Bien et votre Mal, ce que vous appelez le Bien, ce que vous appelez le Mal?

J.-P.S. - Essentiellement le Bien c'est ce qui sert la liberté humaine, ce qui lui permet de poser des objets qu'elle a réalisés, et le Mal⁴⁵ c'est ce qui dessert la liberté humaine, c'est ce qui présente l'homme comme n'étant pas libre, qui crée par exemple le déterminisme des sociologues d'une certaine époque.

S. de B. - Donc, votre morale est basée sur l'homme et n'a plus beaucoup de rapport avec Dieu.

J.-P. S. - Aucun, maintenant. **Mais il est certain que les notions de Bien et de Mal absolus sont nées du catéchisme qu'on m'a enseigné.**

Dans les lignes qui suivent, nous apporterons des éléments de réflexion supplémentaires sur les déficiences du système de croyances moderne.

Tirer l'éthique du chapeau du magicien

Dans la tradition du Siècle des Lumières, David Hume semble le premier, dans le **Traité de la nature humaine**, à souligner l'impossibilité de tirer des obligations éthiques d'observations strictement empiriques.

Exprimé autrement, ce qui est ne détermine en aucun cas ce qui *doit* (c'est-à-dire le devoir). Aucun lien logique ne peut donc être établi entre les deux. En anglais, c'est le problème *is/ought*. La question est donc: Est-ce possible d'établir un devoir moral à partir de ce qui est observé empiriquement? Voici le commentaire de Hume lui-même (1740/1991, livre III: 65):



Dans chacun des systèmes de moralité que j'ai jusqu'ici rencontrés, j'ai toujours remarqué que l'auteur procède pendant un certain temps selon la manière ordinaire de raisonner, qu'il établit l'existence d'un Dieu ou fait des observations sur les affaires humaines, quand tout à coup j'ai la surprise de constater qu'au lieu des copules habituels, est et n'est pas, je ne rencontre pas de proposition qui ne soit liée par un doit ou un ne doit pas. C'est un changement imperceptible, mais il est néanmoins de la plus grande importance. Car, puisque ce doit ou ce ne doit pas exprime une certaine relation ou affirmation nouvelle, il est nécessaire qu'il soit souligné et expliqué, et qu'en même temps soit donnée une raison de ce qui semble tout à fait inconcevable, à savoir, de quelle manière cette relation nouvelle peut être déduite d'autres relations qui en diffèrent du tout au tout. Mais comme les auteurs ne prennent habituellement pas cette précaution, je me permettrai de la recommander aux lecteurs, et je suis convaincu que cette petite attention renversera tous les systèmes courants de moralité et nous fera voir que la distinction du vice et de la vertu n'est pas fondée sur les seules relations entre objets et qu'elle n'est pas perçue par la raison.

De l'avis de Hume, il est donc impossible de tirer l'éthique d'un chapeau de magicien comme le laisse entendre Weinstock. Une éthique *naturelle, neutre* ou *empirique* ne peut donc exister. Il est plutôt navrant d'observer un philosophe tel que Georges Leroux faire une telle erreur, c'est-à-dire passer, sans gêne de l'observation du fait empirique [de la pluralité des visions du monde et religions], au pluralisme, une norme morale prescriptive (Leroux 2007: 13-14):

L'école pourrait à cet égard concevoir sa mission comme une responsabilité dans le processus qui fait passer chaque jeune de la constatation du pluralisme de fait à la valorisation du pluralisme normatif: de la diversité qu'il observe, tant sur le plan des normes que sur le plan des croyances, il est amené à déduire que la pluralité n'est pas un obstacle à surmonter, mais une richesse à connaître et à intégrer dans sa vision du monde.

Par ailleurs, le clergé du MELS a l'habitude de laisser entendre que la diversité culturelle est un phénomène nouveau. Il s'agit d'une observation sociologique plutôt naïve, comme si la diversité n'a jamais existé avant notre époque... Pour que ce genre d'affirmation ait la moindre crédibilité, il faudrait au moins que Leroux et ses disciples nous fournissent un critère cohérent, un seuil (et le justifier) à partir duquel la

diversité devient pertinente/significative. Il y a donc lieu de repousser l'affirmation de cette *nouvelle diversité culturelle* dans la mythologie postmoderne. Du point de vue de l'anthropologue, un fait demeure, les sociétés totalement homogènes, sans influence extérieure, n'existent nulle part.

Nietzsche, un des philosophes les plus clairvoyants du XIX^e siècle, a également remis en question l'affirmation que l'on puisse tirer l'éthique du néant, comme le magicien tirant habilement un lapin de son chapeau. Discutant des matérialistes naïfs de sa génération, **Nietzsche** a exprimé des commentaires décapants qui donnent à réfléchir sur l'exercice difficile de la cohérence dans le contexte qui nous concerne (1899/1970: 78-79):

Ils se sont débarrassés du Dieu chrétien et ils croient maintenant, avec plus de raison encore devoir retenir la morale chrétienne. C'est là une déduction anglaise, nous ne voulons pas en blâmer les femelles morales à la Eliot. En Angleterre, pour la moindre petite émancipation de la théologie, il faut se remettre en honneur, jusqu'à inspirer l'épouvante, comme fanatique de la morale. C'est là-bas une façon de faire pénitence. Pour nous autres, il en est autrement. **Si l'on renonce à la foi chrétienne, on s'enlève du même coup le droit à la morale chrétienne.** (...) Si les Anglais croient en effet savoir par eux-mêmes, «intuitivement» ce qui est bien et mal, s'ils se figurent, par conséquent, ne pas avoir besoin du christianisme comme garantie de la morale, cela n'est en soi-même que la conséquence de la souveraineté de l'évolution chrétienne et une expression de la force et de la profondeur de cette souveraineté: en sorte que l'origine de la morale anglaise a été oubliée, en sorte que l'extrême dépendance de son droit à exister n'est plus ressentie. Pour l'Anglais, la Morale n'est pas encore un problème.



Mais l'attitude de Nietzsche donna lieu à peu d'échos, car tous veulent se donner des *airs moraux* et se revendiquer du Bien. Par ailleurs que de Sade ait exposé de manière *trop crue* les conséquences éthiques de la pensée des Lumières n'est peut-être pas étranger au fait que ses écrits furent *oubliés* jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. Il y a lieu de penser que certains furent d'avis qu'il était mieux ainsi... Voici une exception notable à cette règle, le biologiste américain William

Provine qui souligne quelques conséquences de la perspective moderne de l'homme (1990):

Lorsque Darwin déduit que la loi de la sélection naturelle expliquait les adaptations dans lesquelles

auparavant il voyait la main de Dieu, il savait qu'il commettait un meurtre sur le plan culturel. Il comprit immédiatement que si la sélection naturelle expliquait les adaptations et que l'évolution du simple vers le complexe, alors l'argument du Concepteur intelligent était mort et toute la structure théologique connexe, c'est-à-dire un dieu personnel, le libre-arbitre, la vie après la mort, **et les lois morales immuables**⁴⁶ et, au bout du compte, un sens ultime de la vie. Les réactions immédiates à la publication de l'**Origine** manifestent, si on exclut quelques commentaires favorables d'admiration de la part de quelques scientifiques [et théologiens], une crainte et un dégoût tout à fait compréhensibles qui n'ont jamais tout à fait disparu de la culture occidentale.*

Bien des années auparavant, Thomas H. Huxley, le bouledogue de Darwin, avait aussi constaté la difficulté de fonder un système éthique dans le contexte de la cosmologie matérialiste qui fonde la perspective moderne promue par le MELS. Huxley exprime d'ailleurs assez brutalement des faits que nos élites préfèrent discrètement voilés... (1873/1989: 298):

Ceux qui défendent ce qu'on appelle l'éthique de l'évolution (bien que l'expression évolution de l'éthique serait plus à propos) nous offrent une panoplie de faits plus ou moins intéressants ainsi que des arguments plus ou moins fondés en faveur de l'origine des sentiments moraux, tout comme on pourrait le faire pour un autre phénomène naturel, par le biais du processus évolutif. Pour ma part, j'ai peu de doute qu'ils soient sur la bonne piste, mais il faut noter que les sentiments immoraux sont tout aussi bien le résultat de l'évolution et, de ce fait, ont la même sanction naturelle que les autres. Ainsi, le voleur et le meurtrier suivent la nature tout aussi bien que le philanthrope. L'évolution cosmique peut nous expliquer comment sont apparues les tendances bonnes et maléfiques, mais en soi, elle est incompétente pour fournir une raison qui pourrait nous convaincre que le bien serait préférable à ce qu'on appelle le mal comme les vieux raisonnements qu'on avait dans le passé.*

Tout comme Nietzsche et Provine, Huxley voyait clairement la difficulté de justifier l'éthique dans le cadre de la cosmologie matérialiste/darwinienne. Il est conscient que celle-ci n'offre pas un support adéquat pour fonder un système éthique cohérent. Ces auteurs aboutissent au constat que l'évolution fonde tous les systèmes éthiques et, en même temps, aucun d'entre eux... Puisque cette cosmologie fonde la perspective promue dans nos universités ainsi que par le MELS⁴⁷, ces considérations atteignent rarement le grand public. Nos élites éducationnelles et médiatiques bienveillantes se sou-

cient tout de même de protéger les masses de questions *trop complexes* pour elles.

Lorsqu'il est question de discours moral, il faut poser la question embêtante de la cohérence: le discours moral X est-il cohérent avec la cosmologie Y à laquelle on veut le rattacher? La logique interne d'un système de croyances finit toujours par prendre le dessus sur la rhétorique et le *marketing* idéologique. Dans le langage des théoriciens marxistes, on dira qu'elle est *déterminante en dernière instance*. Les déficiences éthiques de la perspective moderne/matérialiste sont telles qu'elles ont abouti à des solutions aussi surprenantes qu'incohérentes de la part de nos élites. Le paléontologue américain S.J. Gould, par exemple, savait très bien, de par ses nombreuses recherches, quelles peuvent être les conséquences sociales effroyables lorsqu'on se réfère directement à l'évolution pour établir une moralité dans une société concrète. Lorsqu'on lui demanda pourquoi il était erroné de chercher une moralité dans la nature (= conception darwinienne), il répondit (Gould, dans Campbell 1995: 500):

Le pire de tous les exemples, évidemment, est la théorie de la pureté raciale élaborée par Adolf Hitler à partir de ce qu'il estimait être le mode de fonctionnement de la nature. Que ses vues aient été absurdes⁴⁸ ne signifie pas qu'on puisse trouver de bons enseignements moraux dans la nature. Il faut se rappeler que la vie date de 3,5 milliards d'années et que l'être humain géologiquement parlant, n'est apparu qu'hier. Comment un processus qui s'est déroulé en notre absence pendant une si longue période véhiculerait-il des valeurs morales applicables à la conduite de notre vie? C'est impossible. En tant qu'activité, la science est une discipline qui s'intéresse à l'état factuel du monde, et *l'on ne peut, à partir de faits, tirer de conclusions d'ordre moral*⁴⁹. (...) Tout ce que la science peut faire consiste à fournir des données susceptibles d'éclairer les décisions qui relèvent de l'éthique; mais la science ne nous dictera jamais quel comportement adopter. Elle n'est tout simplement pas en mesure de le faire.

Est-ce *impossible*, comme l'affirme Gould, de tirer une moralité de la « nature », c'est-à-dire s'appuyant sur la cosmologie matérialiste moderne? Manifestement non, car Hitler, Staline et d'autres l'ont fait. La question vérifiable (que l'on n'ose pas poser) est plutôt: Est-ce désirable, est-ce *marketing* de procéder ainsi? En réaction au choc de l'Holocauste, le postmoderne tente de trouver une solution permettant de récupérer au moins une forme apparente de moralité. Si le concept moderne du *progrès*, ainsi que ses concepts subordonnés de civilisations *inférieures* et *supérieures*, a été en cause dans les catastrophes sociales du XX^e siècle, le postmoderne exige donc le rejet du concept de progrès ainsi que l'idée

dérivée de civilisations *supérieures*, qu'elles soient occidentales ou autres. Mais ce rejet aboutit, inévitablement, aux conceptions relativistes; Tous ont leur vérité... L'Occident n'a rien de particulier. Dès lors, il est alors impossible de remettre en question les États et religions sanguinaires de l'Amérique précontact⁵⁰ ou encore le terrorisme islamique, car tous ont leur vérité... Le cours d'ECR n'évite en aucun cas ce relativisme.

Le contrôle du langage

(...) *it is by discourse that men associate, and words are imposed according to the apprehension of the vulgar. And therefore the ill and unfit choice of words wonderfully obstructs the understanding. Nor do the definitions or explanations wherewith in some things learned men are wont to guard and defend themselves, by any means set the matter right. But words plainly force and overrule the understanding, and throw all into confusion, and lead men away into numberless empty controversies and idle fancies.*
(Francis Bacon, *Novum Organum I: XLIII*)

L'article de Weinstock est servi avec des doses généreuses d'anesthésie intellectuel, tel que prescrit par le MELS⁵¹. Dans son article, **La crainte du relativisme est mal fondée**, Weinstock notait (2008 : 19):

Ce programme, on le sait, vise à instruire les jeunes des rites, des règles et des récits qui sont au cœur des différentes religions que pratiquent les citoyens du Québec dorénavant issus des quatre coins de la planète. **Et il entend le faire en dehors d'un contexte confessionnel.**

L'expression « en dehors du contexte confessionnel » est instructive et mériterait qu'on l'analyse en profondeur. Cela est évidemment censé appuyer l'affirmation qu'ECR est neutre sur le plan religieux. Cette expression et son utilisation agissent à plusieurs niveaux dans le discours et dans la perception du débat. Essentiellement, elle court-circuite le raisonnement, elle produit une pensée circulaire (et captive). On ne perçoit plus le caractère idéologique et effectivement confessionnel (vision du monde) du programme ECR, car on le dit situé *hors de ce contexte*. Peut-on véritablement faire de l'océanographie, par exemple, hors du contexte aquatique? Le discours des défenseurs d'ECR regorge d'euphémismes hypocrites obscurcissant admirablement les enjeux du débat, mais discutant du processus de laïcisation, Georges Leroux expose néanmoins le caractère idéologico-religieux d'ECR (2006):

Les écoles publiques en effet ne seront plus le lieu de quelque confessionnalité que ce soit, et nous devons prendre toute la mesure de cette rupture. **Mais cet espace laïc n'est pas destiné pour autant à devenir un espace vide, un espace dont la neutralité exigerait une indifférence complète à tout ce qui est moral, spirituel et religieux.**

Le néologisme « vivre-ensemble », par exemple, abondamment exploité dans le discours du MELS, a comme rôle principal de brouiller la pensée. Cela devient plus clair si on la remplace, dans les documents du MELS, par le terme « moralité » et l'on se demande une « moralité » tiré de quelle vision du monde? De ce pas, le doute peut s'installer que, par le biais du cours ECR, le gouvernement impose une forme de religion. Évidemment l'exploitation de néologismes tels le « vivre-ensemble », « dialogue⁵² », « respect » et « ouverture » servent à mettre le discours du MELS à l'abri des critiques sérieuses qui seraient son sort si son caractère religieux était reconnu de manière honnête et explicite. Si le *bon peuple* prenait conscience du fait qu'ECR n'est rien d'autre qu'une nouvelle religion propagée, somme toute, par une secte universitaire et médiatique⁵³, la partie se jouerait de manière très différente... Il faut noter que le développement d'un répertoire de vocabulaire riche et spécialisé est commun à plusieurs religions. Voici quelques exemples de vocabulaire religieux tirés de l'Islam:

baraka = flux sacré
bid'a = "innovation blâmable"
bid'a hasana = "innovation louable"
chahâda = profession de foi
chari'a = voie, loi islamique
chaytân = démon
dar el islam = territoires où l'islam a le pouvoir politique
dar el harb = « territoire de la guerre » ou nations que l'islam a le devoir de conquérir par la guerre (*djihad*)
fatwa = avis juridique prononcé par un savant
hajj = pèlerinage (à la Mecque)
halal = licite
haram = illicite
murtadd = apostat

Évidemment la religion exploite des termes et expressions tirés du langage commun, mais leur donne un sens précis, lié à la perspective religieuse. Par ailleurs, il est ironique de constater que l'évocation de la *pluralité* des systèmes de croyances au Québec du XXI^e siècle, n'est rien d'autre qu'un leurre de la part de nos élites, un leurre dont le but véritable est l'élimination de tout choix des parents québécois. Et dans leur arrogance, nos élites n'acceptent aucune demande de justifier leur système de croyances. En somme, ce comportement implique qu'eux, ils *savent* et que les masses n'ont qu'à se soumettre et à *croire*.

Le concept de **pluralisme** est donc exploité abondamment dans le discours du MELS. On répète, à qui veut l'entendre, qu'il faut faire le constat du *pluralisme*, qu'il faut accepter que nous sommes désormais dans une *société pluraliste*! Mais lorsqu'il est question de la vie réelle et en particulier du système scolaire québécois, alors le pluralisme s'évapore comme un mirage. Lorsque la vision du monde d'un parent le met en contradiction avec ECR et qu'il juge que son contenu brime sa liberté de

conscience dans l'éducation de ses enfants peut-il encore être question de pluralisme? D'après Georges Leroux, il semble que non (2008: 282-283) :

Certains groupes voudront peut-être en retirer leurs enfants ce qui toucherait son universalité, mais ce serait une erreur et le législateur soucieux de la culture publique commune ne devrait pas, sur ce chapitre, s'engager sur le chemin de l'accommodement. Personne ne devrait pouvoir s'y soustraire, car l'introduction du pluralisme et en général la sensibilisation aux vertus de la démocratie qui est un des objectifs principaux de ce programme n'aura plus de sens si on introduit un régime d'exception.

On voit donc ici une situation comparable à celle qu'on peut retrouver dans une cour d'école, où des enfants jouent un jeu inventé par un copain. Celui-ci leur dit: «Ce jeu comporte un seul règlement. Entre les quatre poteaux, vous pouvez faire tout ce que vous voulez, vous êtes totalement libres. Mais en aucun cas, vous ne pouvez sortir de ces limites, sinon c'est fini, GAMEOVER!» Dans une interview, Leroux affirma sans ambiguïté que même les parents rejetant ECR **doivent** jouer le jeu selon ses règlements (dans Proulx 2008: 13):

J'espère que les parents provenant de milieux fondamentalistes, ou tout simplement plus traditionnels, ne feront pas **ce combat stérile d'arrière-garde contre le programme** pour des raisons comme celles que vous citez, car cela engagera un débat social à mes yeux tout à fait inutile. **Le pluralisme est là pour rester, (...)**

Le *dialogue* a ses limites, on voit bien. Dans son discours, le MELS s'évertue à parler de *liberté de conscience* et de *respect*, mais bon nombre de citoyens québécois se rendent bien compte qu'il s'agit d'une liberté et d'un respect factice, car dans les faits, on les force à jouer dans le petit carré de sable proposé par le gouvernement du Québec. Interdit d'en sortir ou encore de remettre en question ses limites. Il y a donc un pluralisme post-moderne des *vérités* promues par le MELS, mais pas question de pluralisme de choix pour les parents...

Sur le plan historique, le programme ECR s'insère dans un contexte confessionnel qui s'enracine profondément dans l'histoire de la société québécoise et ce programme définit en fait une nouvelle confessionnalité. Le clergé du MELS impose donc à la population des œillères afin d'éviter toute pensée déviante ou critique. Sur les questions fondamentales, il faut faire fi des perspectives différentes, car la pensée unique est de rigueur. Ce tour de prestidigitation mental lance tout interlocuteur dans une direction erronée et lui interdit de considérer ou mentionner des évidences. Il faut accepter qu'ECR est neutre sur le plan de la religion, sinon tout le château de cartes et le marketing du MELS

s'écroulent. Et dès que ces œillères tombent, les tenants d'ECR se verront alors dans l'obligation d'admettre qu'il s'agit bien d'un programme religieux. À partir du moment où un parent rejette la neutralité du programme ECR, l'approche comme étant **une religion** (avec ses croyances particulières) et qu'il le compare à la « religion » qu'il veut transmettre à ses enfants, le problème se pose clairement et sans ambiguïté. Il ne restera plus qu'à un bambin de crier: « L'empereur est nu! ».

Weinstock fait un bon travail sur le plan promotionnel et vante convenablement les qualités prodigieuses du produit de nettoyage ECR (2008 : 19):

Par conséquent, les jeunes à qui l'on présentera les grandes religions comme des sources de valeurs et d'arguments éthiques ne se retrouveront pas plongés dans un chaos de valeurs contradictoires. Ils se verront plutôt exposés à **des ensembles de valeurs qui font largement consensus**, malgré quelques différences marginales. Cela ressemble beaucoup plus au pluralisme tel que nous l'avons présenté qu'au relativisme.

Mais le texte de Weinstock laisse sans réponses la question: **qui** décidera ce qu'est le *consensus*, en fonction de quoi? Il ne faut pas oublier que sous les nazis, il y avait aussi *consensus* chez les Allemands que les juifs étaient des parasites de la race aryenne et qu'il fallait les éliminer. Le consensus, on en fait ce que l'on veut... Il s'agit donc d'un terme vide, mais que nos élites exploitent efficacement pour étouffer tout dialogue/discussion réel⁵⁴. Cela rappelle un commentaire de l'anthropologue américain Paul Rabinow (1986 : 253):

Nous savons que l'une des tactiques les plus courantes d'une élite est de refuser de discuter – de désigner par des expressions telles que *vulgaire* ou *sans intérêt* – de questions qui le mettent mal à l'aise.*

Puisque Weinstock cherche à éviter de faire face aux aspects religieux d'ECR, cela le pousse à quelques acrobaties remarquables sur le plan de la logique (2006 : 191):

La religion ne devrait donc pas être représentée ni comme la source des principes moraux, ni comme permettant de rendre ces principes accessibles aux jeunes. La juxtaposition des deux matières n'est donc pas justifiable, du point de vue de l'éthique. Mais elle ne l'est pas non plus du point de vue de la religion. En effet, afin de bien comprendre le phénomène religieux il faut éviter de le réduire à sa fonction morale. Il a des dimensions irréductiblement spirituelles qui ne débouchent pas uniquement sur un contenu éthique. Une religion, c'est une éthique, sans doute, mais c'est également une métaphysique, une eschatologie, une théodicée, et plus encore.

La logique de cette citation est défectueuse. Si une automobile comporte de la peinture rouge, un système de climatisation ou des miroirs, est-ce que cela remet en question le lien essentiel entre le véhicule automobile fonctionnel et ses roues ? Il en résulte que si la religion peut toucher autre chose que l'éthique, cela n'influence en rien le lien éthique/religion. L'argument ne tient pas.

Le discours du MELS propose une affirmation étonnante, c'est-à-dire que les jeunes font désormais partie de « sociétés démocratiques caractérisées par un très haut niveau de diversité religieuse et culturelle ». Veut-on vraiment nous faire croire que la diversité religieuse et culturelle n'a jamais existé auparavant au Québec⁵⁵? Est-ce bien la *révélation* la plus étonnante que peut nous offrir les oracles du MELS? Mais ce n'est pas tout, car de l'avis du MELS, sans ECR ce sera évidemment la fin du monde! Weinstock nous affirme que les enfants assujettis au merveilleux programme d'ECR sauront éviter le purgatoire de l'*apartheid religieux* pour aller tout droit au ciel, puisqu'il (2008 : 20):

(...) les amène à dialoguer ensemble sur des questions morales, **plutôt que de les ségréguer selon leur appartenance religieuse.**

Cela expose le peu de profondeur historique des défenseurs d'ECR, mais manifestement l'évocation de telles crises artificielles sert un objectif marketing évident, car à leurs yeux la seule solution à cette *crise* est évidemment le produit miracle, ECR... Et si on rejette l'aspect fondamental et critique de cette *crise*, l'attrait du produit miracle devient nul... Au bout du compte, on propose une solution bidon à une crise bidon... Mais au-delà de la brume rhétorique postmoderne embellie d'expressions ronflantes et vides telles que « le dialogue démocratique » et « l'ouverture à l'autre », comme c'est la règle du discours du MELS, on se tait sur la ségrégation que produira ECR lui-même entre les enfants qui acceptent béatement les principes d'ECR et ceux qui les rejettent. De cette ségrégation-là, on n'en parle pas. C'est sans conséquence... Discutant d'ECR, Georges Leroux affirme (dans Proulx 2008: 8):

(...) la première chose à rechercher pour chaque jeune, c'est une formation **qui le rend apte à comprendre la vision du monde, les croyances et les positions morales des autres.** Qu'il s'agisse de positions religieuses ou séculières, cet impératif est celui de notre temps. Privé du langage nécessaire à la compréhension des autres, le jeune court le risque de devenir intolérant, se coupant ainsi des sources vives du dialogue social.

Cette tournure de phrase est intéressante; une formation qui « **rend apte à comprendre** la vision du monde, les croyances et les positions morales des autres ». Cela implique évidemment que présente-

ment, les jeunes n'y comprennent rien, sinon ils comprennent mal. Implicitement ce sont les conceptions provenant de leurs parents qui posent problème. De ce fait, si on déconstruit l'affirmation de Leroux, elle se lit alors ainsi:

(...) la première chose à rechercher pour chaque jeune, c'est une formation qui le rend apte à comprendre **correctement** la vision du monde, les croyances et les positions morales des autres.

Mais dès lors, la question se pose, quelle est au juste cette *compréhension correcte* ou *meilleure* des visions du monde actuelles et sur quoi s'appuie-t-elle? Il ne faut pas trop s'étonner, mais on chercherait vainement une réponse honnête à de telles questions dans le discours des défenseurs d'ECR. Évidemment, cela trahit une conception gnostique des choses, c'est-à-dire que, pour leur *salut*, les jeunes doivent se soumettre à l'*illumination* du savoir sacré proposé par ECR.

Le discours postmoderne des défenseurs d'ECR a un effet stupéfiant sur le sens critique des citoyens ciblés, les réduisant à un état de *béatitude* où les seules catégories de pensée qui leur restent ce sont les termes d'*ouverture*, de *dialogue démocratique*, le *vivre-ensemble* ou de *tolérance*; termes rarement compris par le bon peuple, car ils sont largués sans définitions précises et il y a bonnes raisons de croire que cet état des choses est désiré, intentionnel. Il en résulte que le sens de ces termes et expressions est sujet à modification à tout moment. Tout au plus, ces termes communiquent quelques nuances, soit péjoratives ou d'approbation selon le cas, et ont comme fonction véritable non pas de communiquer réellement, mais de diriger les masses dans la *bonne direction*. Ce qui importe au fond est que nos élites contrôlent le cadre des discussions sur la place publique. Dans mon essai *Fuite de l'Absolu*, vo.1, j'offre l'observation suivante (2006: 366):

Le postmoderne a ceci de particulier, c'est-à-dire de ne pas offrir ses présupposés à des fins de discussion. Il aborde la discussion en insinuant, plus ou moins explicitement, que ses concepts sont le point de départ de toute discussion raisonnable et que toute déviation constitue alors un indice d'*ignorance* sinon d'une *pensée perverse*. Lorsqu'une telle perspective est adoptée, il est bien difficile d'entretenir une discussion sérieuse avec une personne qui croit que ses perspectives sur le droit, la politique, la sexualité ou tout autre question ne sont pas des propositions sujettes à débat et examen, mais une question de *décence*. Pour le postmoderne, l'indécence ce serait de se voir obliger de jouer cartes sur table et reconnaître l'exigence de foi que nécessitent ses présupposés.

Si Mao était d'avis que le pouvoir sort de la bouche d'un fusil, nos élites postmodernes sont bien plus près de la pensée d'Aldous Huxley dans **Retour au meilleur des mondes**⁵⁶, car à leur avis le pouvoir acquis par le biais de la violence devient trop rapidement une cible et s'expose à la critique. Le pouvoir exercé par une élite idéologico-religieuse dissimulée, contrôlant discrètement la pensée et le langage des masses est désormais celui qui leur semble le plus efficace.

Dans le contexte actuel, une question se pose: la population du Québec doit-elle donner carte blanche à ses élites afin que celles-ci puissent lui imposer une nouvelle éthique, ne répondant qu'à leurs intérêts et leurs caprices? Voilà une pensée *rassurante* de la part de Georges Leroux, à ce sujet (2006b):

Aujourd'hui je vais tenter l'impossible, c'est-à-dire faire un tour avec vous, un tour d'horizon des principaux chantiers qui sont ouverts pour nous tous dans ce programme d'Éthique et de culture religieuse. D'abord, en introduction, évidemment il faut s'interroger (...) sur notre apparente audace ou en tout cas sur quelque chose qui pourrait s'apparenter à de la folie. **Je dirais qu'actuellement, personne au Québec ne mesure l'amplitude du changement qui est en cours et ses conséquences réelles, c'est-à-dire ses conséquences mesurables qui s'amènent.**

Dans les abattoirs, il semble que ce soit une pratique assez courante d'administrer des calmants aux animaux pour éviter qu'ils s'énervent trop. Que les animaux puissent s'énervent, les rendraient plus difficiles à gérer et, par la suite, leur viande serait plus coriace... L'efficacité du processus en souffrirait. Dans son roman dystopique, **1984**, **Georges Orwell** a mis à nu les contraintes d'un tel discours manipulateur, imposant le conformisme et où le choix du vocabulaire encadre la pensée et le comportement des masses (1950: 300-301):

La première et la plus simple phase de la discipline qui peut être enseignée, même à de jeunes enfants, s'appelle en Novlangue, *arrêtducrime*. *L'arrêtducrime*, c'est la faculté de s'arrêter net, comme par instinct, au seuil d'une pensée dangereuse. Il inclut le pouvoir de ne pas saisir les analogies, de ne pas percevoir les erreurs de logique, de ne pas comprendre les arguments les plus simples, s'ils sont contre l'Angsoc. Il comprend aussi le pouvoir d'éprouver de l'ennui ou du dégoût pour toute suite d'idées capable de mener dans une direction hérétique. *L'arrêtducrime*, en résumé, signifie stupidité protectrice.

Mais la stupidité ne suffit pas. Au contraire, l'orthodoxie, dans son sens plein, exige de chacun un

contrôle de ses processus mentaux aussi complet que celui d'un acrobate sur son corps. La société océanique repose, en fin de compte, sur la croyance que Big Brother est omnipotent et le Parti infallible. Mais comme, en réalité, Big Brother n'est pas omnipotent, et que le Parti n'est pas infallible, une inlassable flexibilité des faits est à chaque instant nécessaire⁵⁷.

Et comme l'a noté Orwell, la pensée désinfectée de nos élites les empêche de percevoir les erreurs de logique dans leur discours. Par exemple, ici et là dans la production des défenseurs, on rencontre, comme celui-ci chez Leroux, des indices qu'une pensée séculière puisse constituer une religion. Discutant de la rationalisation dans le discours religieux, Leroux observe un fait intéressant (2007: 93)

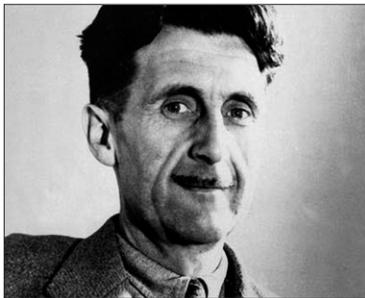
Un bon exemple de cette réciprocité nous est fourni par les liens entre les conceptions religieuses du messianisme et de l'eschatologie et l'espérance laïque d'une justice à venir. Comment fonder rationnellement la croyance dans l'avènement du bien? Cette croyance est-elle par essence religieuse ou possède-t-elle une traduction sécularisée, qui l'identifie à un projet de justice ?

Si Leroux démontre la capacité de discerner certaines formes de religions séculières, serait-il disposé à pousser plus loin sa propre réflexion pour considérer que le cours d'ECR aussi puisse être tenu comme une forme de religion séculière? Avouons que même pour un intellectuel aussi renommé il reste toujours quelques questions taboues. Dans son essai **Politics and the English Language**, Orwell exprime un avis cynique sur l'exploitation de jargon obscure (1946):

Le style boursoufflé abouti à l'euphémisme. (...) **Le grand ennemi du langage clair est l'hypocrisie.** Quand il y a un écart entre les buts réels et les buts déclarés, on se tourne comme instinctivement vers des mots longs et des tournures usées, comme une seiche projetant son encre.*

Dans **1984**, Orwell offre ce commentaire additionnel au sujet des stratégies rhétoriques hypocrites des régimes totalitaires modernes (1950: 301):

Le mot clef ici est *noirblanc*. Ce mot, comme beaucoup de mots Novlangue, a deux sens contradictoires. Appliqué à un adversaire, il désigne l'habitude de prétendre avec impudence que le noir est blanc, contrairement aux faits évidents. Appliqué à un membre du Parti, il désigne la volonté loyale de dire que le noir est blanc, quand la discipline du Parti l'exige. Mais il désigne aussi l'aptitude à croire que



le noir est blanc et, plus, à savoir que le noir est blanc, et à oublier que l'on n'a jamais cru autre chose. Cette aptitude exige un continuel changement du passé, que rend possible le système mental qui réellement embrasse tout le reste et qui est connu en Novlangue sous le nom de *doublepensée*.

Médias et distance critique

Les journalistes aiment bien se gausser de leur objectivité et de leur sens critique. Dans le cours normal des choses, ils sont censés jouer le rôle de chien de garde des droits des citoyens et seront les premiers sur la ligne de feu si le gouvernement tente d'usurper ces droits, mais au Québec il semble de plus en plus clair, que si vous n'avez pas accès au statut privilégié de *victime approuvée* par les médias, tout abus devient alors invisible et passe inaperçu...

J'ai été interviewé par quelques journalistes touchant ECR et j'ai été estomaqué de constater qu'au cours de ces entrevues, on ne décelait aucun indice, dans leurs questions, de cette distance critique que le journaliste est censé démontrer. Toutes leurs questions ne faisaient que régurgiter le discours du MELS sur ECR. On y cherche en vain des indices de distance critique... Les médias francophones au Québec semblent prendre leur Ritalin avec un peu trop d'enthousiasme et, par conséquent, se trouvent entièrement encadrés par le discours gouvernemental. Est-ce possible de trouver un seul journaliste francophone osant sortir de ce moule? Au Québec, notre devise semble être: La pensée unique a bien meilleur goût... L'attitude conformiste des journalistes occidentaux a attiré les commentaires cyniques qui suivent de l'écrivain russe Alexandr Soljenitsyne lors de sa présentation à Harvard. Rédigé avant la chute du Mur de fer, Soljenitsyne observa (1978):

Dans l'Est communiste, un journaliste est clairement un agent de l'État. (...) Il y a encore une autre surprise qui attend celui qui est habitué au totalitarisme de l'Est avec sa presse rigoureusement centralisée. On découvre une orientation, des préférences communes dans la presse occidentale dans son ensemble (l'esprit du temps). On constate des jugements moraux prévisibles et largement admis et possiblement des intérêts corporatifs communs. L'effet de tous ces facteurs réunis étant non pas la compétition, mais l'homogénéisation de la pensée. La liberté sans contrainte existe bien pour la presse, mais pas pour le lecteur, car les journaux transmettent surtout, et ce, d'une manière énergique et vigoureuse, les opinions qui ne contredisent pas trop ouvertement leurs propres positions ainsi que la tendance générale.*

Malcom Muggeridge (1903-1990), membre de la presse britannique (écrite et électronique), était d'avis que, même si le processus de sélection des candidats aux postes d'influence dans les médias ne comporte pas de censure explicite ou de pressions explicites pour se conformer, le fait demeure que la production médiatique est tout à fait prévisible sur le plan idéologique (Muggeridge 1978: 51-52):

Des bas-fonds les plus lugubres des médias tels que Penthouse ou Forum, jusqu'aux hauteurs éthérées des allocutions érudites de Radio 3 sur la politique de Milton ou de l'imagerie de Dante. De Steptoe and Son et Upstairs Downstairs jusqu'aux séries Civilisation de Clark et Ascent of Man, de Bronowski, dans toute la gamme des productions médiatiques, on retrouve un consensus d'orthodoxie qui, dans les limites larges, est suivi et, jusqu'à un certain point, imposé. Certainement toute déviation visible, excluant des excentricités pardonnables – le syndrome Alf Garnett par exemple – sera à un moment ou un autre désavoué. Cela dit, il y a toute raison de croire que ce phénomène est naturel, c'est-à-dire que les gens ne sont pas sélectionnés pour un poste ou un autre après qu'on ait exigé d'eux la soumission aux idées reçues. En milieu de travail, ils ne subissent pas non plus de pression explicite afin de se soumettre aux idées reçues dans leurs tâches professionnelles. **Malgré tout, les gens sont orientés, sinon obsédés, par le consensus.** Je connais un grand nombre de personnes dans les médias, les quotidiens, les magazines, les agences de presse, à la radio et à la télévision et vous pouvez me croire, il me serait fort difficile de nommer plus d'une poignée de personnes dont les perspectives sur des questions telles que l'avortement, la croissance démographique, la planification familiale, tout ce qui touche les mœurs modernes, l'esthétique, la politique ou les questions économiques ne sont pas tout à fait prévisibles et qui ne réciteront pas le refrain dicté par les idées reçues sur Nixon, Soljenitsyne, l'apartheid, ou la Rhodésie.*

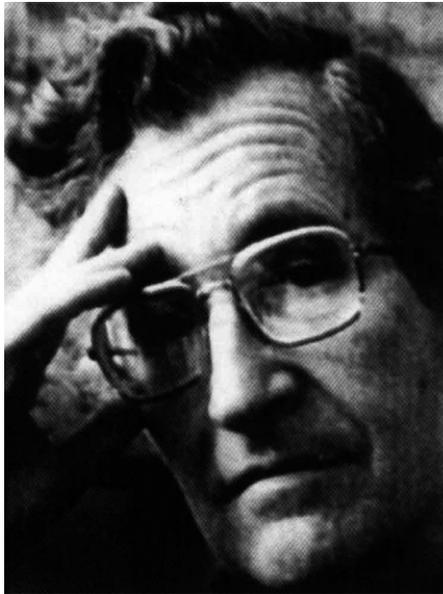
Évidemment, le processus signalé par Muggeridge est pertinent bien au-delà des salles de presse. Faut-il invoquer une théorie de la conspiration pour expliquer le phénomène du conformisme idéologique dans le contexte postmoderne? Peut-on penser que la situation présente serait le fruit de connivence ou d'ententes entre ces groupes? Doit-on alors invoquer un *complot* ourdi par de mystérieuses instances postmodernes? Ce serait inutile. La logique du phénomène est tout à fait banale. Dans son essai **La fabrique de l'opinion publique** le célèbre linguiste **Noam Chomsky** (avec Herman) remet ce type d'interrogation en rapport avec les prises de position idéologiques en milieu médiatique (1988/2003: lii):

Loin de nous l'utilisation de l'hypothèse d'une conspiration pour expliquer comment fonctionne le monde des médias; notre méthode est proche d'une analyse du libre-échange dont les résultats seraient les conséquences de l'interaction des forces du marché. La plupart des préjugés médiatiques ont pour cause la présélection d'un personnel bien-pensant qui intériorise des idées préconçues et s'adapte aux contraintes exercées par les propriétaires, le marché et le pouvoir politique. La censure est généralement de l'autocensure, de la part de reporters ou d'éditorialistes qui adaptent la réalité des sources à leurs exigences opératoires, et de tous ceux qui, à un échelon supérieur, sont choisis pour mettre en œuvre les contraintes imposées par leurs patrons, le marché ou le gouvernement.

Évidemment, dans le contexte de leur essai, Herman et Chomsky se préoccupent davantage de prises de position politiques et économiques, mais leurs commentaires restent tout aussi pertinents à l'égard des attitudes plus larges que peuvent adopter les institutions médiatiques sur

le plan idéologico-religieux. La question qui se pose alors est: Comment assurer la succession idéologique des élites postmodernes dans le contexte d'une religion invisible? Tout comme le choix d'un cardinal ou d'un pape au sein de l'Église catholique, la question d'un processus informel de sélection naturelle idéologique des candidats aux hautes sphères du pouvoir chez nos élites postmodernes n'est donc pas sans intérêt.

Étant donné le caractère informel, *a priori* invisible, de ce processus, il serait évidemment vain de s'attendre à un édifice monolithique, sans failles. Dans le quotidien des médias une fuite apparaît parfois dans la digue et des informations non-contrôlées sont diffusées, pouvant remettre en question le consensus. Mais c'est vite réglé, car des mécanismes existent pour reprendre le cours normal des choses. Une uniformité trop grande des médias serait d'ailleurs ennuyeuse et exposerait rapidement, aux yeux de tous, la réalité de la situation. Chomsky note à ce sujet (1988/2003: xii):



Il est bien connu et l'on peut même avancer que cela fait partie intégrante de la critique institutionnelle présentée ici que les différents domaines médiatiques gardent une autonomie limitée, que certaines valeurs professionnelles et individuelles influent sur le travail médiatique, que la ligne politique générale n'est pas toujours parfaitement suivie et que les médias peuvent même s'autoriser quelques écarts - quelques reportages mettant en cause le point de vue dominant. Il en découle qu'une certaine dissidence permet de couvrir certains événements gênants ou inopportuns. La fin du système, c'est de démontrer qu'il n'est pas monolithique tout en veillant à ce que ces discordances marginales n'interfèrent en rien avec le consensus officiel.

Nous présentons ici une position critique face au pouvoir médiatique, mais il ne faut pas y voir une tentative de règlement de comptes à l'égard des médias, ni le souhait plus ou moins voilé de le voir assujéti à un quelconque projet *conservateur*. Comme le note Noam Chomsky, les médias jouent un rôle important en Occident, non seulement en tant que diffuseur d'information, mais aussi comme limite au pouvoir étatique, corporatif et même ecclésiastique. Chomsky note (1988/2003: 234):

Nous partageons l'opinion du juge Hughes, également citée par Lewis, quand il affirme «la nécessité fondamentale d'avoir une presse libre et courageuse» si l'on veut que le processus démocratique fonctionne efficacement sans tourner dans le vide. Mais les faits que nous avons passés en revue ont démontré que ce besoin n'était pas satisfait dans la pratique.

Comme Chomsky, nous appuyons le rôle important de chien de garde de la démocratie joué par les médias à l'égard des grandes institutions occidentales, mais il ne faut pas négliger le constat que les médias traditionnels et électroniques forment aujourd'hui une institution très puissante avec ses intérêts propres sur le plan idéologico-religieux. Évidemment la concentration toujours plus forte des intérêts commerciaux dans ce domaine, où une multinationale peut contrôler des médias traditionnels tout aussi bien que des entreprises actives dans l'entertainment, rend la question plus pertinente encore. L'État n'est certes pas le seul intervenant. Il y a lieu de penser que les médias, sans établir de distinction entre les producteurs d'information et les producteurs de la culture populaire, constituent l'institution idéologico-religieuse la plus puissante du XXI^e siècle en Occident. Et un tel constat doit être digéré dans le contexte où le gouvernement du Québec, avec l'appui des médias, a rendu obligatoire le cours ECR au

au XXI^e siècle les médias constituent l'institution idéologico-religieuse la plus puissante en Occident

Québec et il faut en tirer les leçons qui s'imposent. Si, autrefois, la morale était établie par des autorités religieuses traditionnelles, c'est-à-dire prêtres, curés et archevêques, il faut se demander qui remplace ces acteurs dans le contexte post-moderne?

Conclusion

Il est important de noter que les données de l'anthropologie sociale indiquent que toute civilisation est fondée sur une vision du monde, une religion. Il y a là évidemment une leçon que les intégristes islamiques ont appris par cœur, mais que les élites en Occident, dont le MELS, font semblant de ne pas comprendre. Sinon ils espèrent que la population du Québec ne comprendra pas... Du point de vue de l'anthropologue, le concept d'une *société laïque* ou *non-religieuse* est une fiction commode, rien de plus. Personne ne peut éviter la question du sens. Par contre, si on remplace l'expression « non-religieuse » par « non-chrétien » les choses deviennent plus claires. On constate que bon nombre de nos élites médiatiques et universitaires québécoises sont inconsciemment *en réaction* à l'héritage catholique (et judéo-chrétien) de l'Occident et cherchent, soit à passer sous silence sa contribution sociale et culturelle sur le plan historique, ou encore le marginaliser dans le contexte présent. Et tout cela s'appuie sur l'illusion d'avoir *dépassé le stade de la religion*. Cette illusion est d'ailleurs particulièrement ancrée chez les couches éduquées occidentales.

Des anthropologues tels que Marc Augé soulignent le fait que la culture est intrinsèquement religieuse. De ce fait, il en découle qu'il ne peut y avoir d'institutions sociales véritablement neutres sur le plan idéologico-religieux, et ce, même si les institutions visées nient tout rôle religieux. Et dans le cas du cours d'ECR, il ne peut donc être question de système éthique neutre. Affirmer qu'ECR est *neutre*, que ce soit sur le plan de la religion ou de l'éthique, est tout simplement malhonnête, mensonger. Il ne reste qu'à déterminer quels intérêts sont servis par de telles affirmations.

Comme on l'a vu, la perspective moderne, qui domine dans le système éducationnel québécois⁵⁸, s'appuie sur la cosmologie matérialiste. Les penseurs humanistes honnêtes tels que Huxley, Nietzsche, et Provine reconnaissent qu'elle anéantit les lois morales absolues ainsi que les divinités qui les fondent⁵⁹. La chose est rarement admise par les tenants de la perspective moderne, mais il leur est généralement intolérable de vivre de manière tout à fait cohérente avec leur propre cosmologie impitoyable⁶⁰ où la seule prescription morale véritable est la *survie*. Comme on l'a vu avec l'aveu de Jean-Paul Sartre ci-dessus, ils récupèrent, plus ou moins sciemment, les prescriptions morales tirées d'autres systèmes idéologico-religieux et disponibles dans leur contexte culturel. Sauf quelques exceptions

telles que Nietzsche, on évite scrupuleusement d'exposer ce processus au regard⁶¹. La pensée post-moderne qui nourrit le cours d'ECR rejette la science et le matérialisme pur comme repères absolus, mais ne propose aucun repère éthique absolu à la place. ECR n'évite donc en aucun cas le relativisme.

Autrefois matérialiste, le littéraire britannique et prix Nobel T.S. Eliot⁶² offrit le commentaire suivant touchant le lien étroit entre éthique et religion (1940 : 50):



Puisque la philosophie politique tire sa justification de l'éthique et l'éthique de la vérité de la religion, ce n'est qu'en retournant à la source éternelle de vérité que l'on peut espérer atteindre une forme d'organisation sociale qui ne devra pas ignorer, au risque de s'autodétruire, un aspect essentiel de la réalité.*

L'anthropologue britannique, Ernest Gellner, (qui s'identifie à la tradition des Lumières) offre un commentaire cynique sur l'incohérence des élites post-modernes et sur les conséquences de leur système de croyances (1999 : 60):

L'absolutiste naïf, après avoir été culbuté par la découverte que sa culture est tout simplement une culture parmi tant d'autres, et non pas simplement le reflet naturel, évident de la nature des choses, devient enivré par l'idée de la pluralité des visions. Se sentant coupable d'être un peu plus riche et plus puissant que les autres, il lie son « herméneutique » culturelle égalitariste bien intentionnée à la réputation de la logique ainsi que les politiques de domination.. Mais ce faisant, en fait il reproduit son ethnocentrisme précédent sous une forme nouvelle et bizarre. Dans son empressement à s'excuser pour sa naïveté antérieure, il en adopte une formulation nouvelle et se ferme les yeux sur l'asymétrie dramatique, voire tragique, de notre monde. Le monde dans lequel nous vivons est défini, par-dessus tout, par l'existence d'un système de connaissance de la nature unique, instable et puissant [la science], et sa relation corrosive et turbulente avec d'autres groupes d'idées (ou « cultures ») qui encadrent l'existence des hommes. C'est là notre problème. **La mode**

d'une symétrie imaginaire, bidon et inventée [des cultures et/ou croyances] est la naïveté ultime qui rend impossible la pensée véritable.*

Les programmes du MELS affirment chercher à développer chez l'élève une pensée critique, mais vu le rejet du concept de vérité dans le contexte postmoderne que nous propose ECR, il y a lieu de se demander sur quoi repose une telle affirmation. Si l'on veut traiter d'éthique de manière crédible dans le cadre du cours d'ECR et si on veut prétendre éviter le piège du relativisme, il faut au moins avoir l'honnêteté intellectuelle (il est question d'**éthique** après tout...) de jouer cartes sur table pour expliquer **comment** on croit éviter ce piège en **justifiant** et en exposant la source de l'éthique que l'on impose aux étudiants et, par leur biais, à la société québécoise tout entière. À **quoi** se réfèrent nos élites postmodernes pour réfléchir aux questions éthiques? Quel est leur point de repère pour évaluer le *bien* ou le *mal* dans une situation particulière? Une réponse honnête à cette question permettrait à la population du Québec de juger librement si un tel référent peut livrer la marchandise. Et cela implique évidemment que la population québécoise pourrait rejeter de telles explications si elle les juge déficientes...

Éviter de rendre des comptes à la question du référent rend risible toute prétention éthique. Au-delà de la rhétorique rassurante débitée par le gouvernement et les médias, les méthodes antidémocratiques et coercitives exploitées jusqu'ici par le gouvernement du Québec ainsi que le MELS pour imposer ECR sur la population du Québec constituent des indices révélateurs du type d'éthique que prônent véritablement les défenseurs de ce cours. Il faut se demander alors où nous conduira cet intégrisme postmoderne si on lui donne libre cours? Là où nous mentent éhontément nos intellectuels actuels au sujet de la neutralité de l'éducation (et de la religion qu'on peut y enseigner), ceux d'une autre génération voyaient clairement le rôle inévitablement idéologique de l'éducation. T. S. Eliot, par exemple, notait (1965/1991 : 75-76)

If we define education, we are led to ask 'What is Man?'; and if we define the purpose of education, we are committed to the question 'What is Man for?' Every definition of the purpose of education, therefore, implies some concealed, or rather implicit philosophy or theology.

Dans la perspective postmoderne, on considère que l'on peut manipuler à volonté les croyances (les siennes et celles des masses) sans qu'il y ait de conséquences, car on considère que chacun a « sa vérité ». C'est un peu une conception *jeu vidéo* de la vie. Dans un jeu vidéo, on peut se permettre toutes les conneries, toutes les extravagances, ça ne change rien. Mais comme aimait le répéter le philosophe américain Francis Schaeffer « Ideas have

consequences » (les idées ont des conséquences). Au cours du XX^e siècle, les Allemands ont dû s'en rendre compte de manière dramatique lorsqu'ils ont laissé Hitler prendre pouvoir et mettre en pratique ses croyances.

Les Russes aussi ont dû faire face aux conséquences des croyances communistes et en quelque sorte ont servi de cobayes pour une expérience sociale d'envergure s'appuyant sur des conceptions relativistes de l'éthique. Ils ont par ailleurs été témoins des conséquences lorsque ces conceptions sont appliquées à une société concrète. Réfléchissant (avant la chute du Rideau de fer) sur l'influence des présupposés cosmologiques modernes dans le contexte soviétique, plus particulièrement sur les droits de l'individu, l'historien russe Vadim Borissov note (1974 : 201-203) :

Privée de son fondement essentiel, la notion de personne n'est plus qu'une convention [sociale], et comme toute convention, elle est inévitablement arbitraire. En droit, la personne concrète se voit réduite à l'état de métaphore, d'abstraction sans contenu, pour n'être plus qu'un sujet juridique auquel se réfère tout un ensemble de règles fixant ses libertés et ses devoirs. C'est justement parce qu'elle revêt un caractère conventionnel que la personne endure tant de tourments et de misères dans un monde de plus en plus livré à la sauvagerie. Si la personne est conventionnelle, alors ses droits le sont aussi. Tout comme l'est à son tour la dignité de la personne bafouée de façon intolérable par la réalité environnante. (...) **Si la personne humaine est conventionnelle et non pas absolue, le respect que nous sommes appelés à lui témoigner n'est rien d'autre qu'un vœu pieux que nous avons toute liberté de rejeter ou d'exaucer.** Et lorsqu'il se trouve une force qui fait du mépris de la personne le principe même de son existence, l'« humanisme rationaliste » n'a, dans le fond, logiquement rien à lui opposer.

C'est parce qu'elle a rompu le lien qui rattachait la personne à l'origine absolue de ses droits, désormais considérés comme naturels, qu'une telle conception porte en elle, dès le départ, une contradiction dont ont vite pris conscience tous ceux qui furent tout logiquement les héritiers: Darwin, Marx, Nietzsche, Freud (et beaucoup d'autres) l'ont résolue chacun à sa façon, en faisant table rase de la foi que, jusque-là, l'homme avait dans sa propre dignité. Ils ont renversé la personne du piédestal transparent où l'avaient hissé les humanistes, arrachant et ridiculisant son auréole de sainteté et d'inviolabilité, et lui ont indiqué la place qu'elle était désormais censée devoir occuper: celle d'une pierre pavant le chemin qui mène au « surhomme », celle d'une gouttelette destinée, avec des millions d'autres, à fertiliser l'histoire pour assurer le bonheur des générations futures, ou encore celle d'un lambeau de chair cherchant stupidement et péniblement à fusionner avec ses semblables.. (...)

Aujourd'hui, le totalitarisme piétine de sa masse éléphantesque tous les droits de la personne, et se contente d'appliquer dans la vie la théorie de l'humanisme dont il est l'aboutissement pratique.

Il est manifeste que (pour le moment) nos élites post-modernes exploitent des méthodes d'intervention sociales moins coercitives que celles des Soviétiques, mais si on considère les conceptions fondamentales qui fondent ces interventions, elles ne sont pas très éloignées de celles des Soviétiques. Si on examine la chose par rapport aux actions posées par nos élites, Borissov expose ainsi une tentation à laquelle résistent plutôt mal nos dirigeants postmodernes, c'est-à-dire se parer de l'*aura* des défenseurs des droits de la personne et de la démocratie, tandis que, sur le plan pratique, elles modifient ces droits de la manière la plus arbitraire et antidémocratique lorsqu'ils ne lui conviennent plus. Commentant le contexte de l'introduction du cours ECR, le sociologue, Mathieu Bock-Côté, observe (2009: 71-72):

Ce programme, qui n'est ni le fruit de l'improvisation, ni celui de l'urgence, malgré ce que plusieurs ont pu en écrire, traduit plutôt les objectifs à long terme de la technocratie pluraliste, comme l'a remarquablement démontré Joëlle Quérin. L'intense propagande qui accompagne ce cours souligne involontairement l'importance qu'y accorde le parti multiculturaliste [nos élites postmodernes-PG]. On peut y voir l'aboutissement d'un long effort pour piloter, à partir du système scolaire, une reprogrammation de la conscience nationale, que la novlangue progressiste présente plutôt comme une « ouverture à l'autre » et comme une « citoyenneté respectueuse » dans le cadre de sociétés livrées à l'utopie d'une civilisation post-traditionnelle, post-nationale et post-occidentale.

Une lecture attentive du discours du MELS expose à la lumière, ici et là, les conceptions messianiques implicites du projet ECR. Voici un échantillon de cet utopisme postmoderne, tiré d'une conférence par Georges Leroux (2006):

(...) nous sommes tous désireux que ce projet réussisse et que la société qui l'accueille y trouve un vrai moteur **pour progresser vers un pluralisme tolérant et vers une démocratie respectueuse et ouverte.**

En terminant, le MELS et ses experts, ainsi que les médias québécois, affirment que le cours d'ECR est neutre sur le plan de la religion et qu'il n'existe pas de lien nécessaire entre éthique et religion. Les données présentées ci-dessus démontrent que :

- 1) La définition de la religion exploitée par le MELS et ses experts est dépassée par les progrès en sciences

sociales du XX^e siècle et sert les intérêts de ceux qui voudraient voir les croyances promues par ce cours mis à l'abri de toute critique ou remise en question sérieuse.

- 2) Les sciences sociales établissent un lien étroit entre religion et éthique.
- 3) Le MELS et ses experts affirment qu'ECR n'aboutit pas au relativisme ou au nihilisme, mais leur démonstration est déficiente. L'argument ne supporte pas un examen approfondi et, sur le plan logique, n'exclue d'aucune manière le nihilisme ou le relativisme.
- 4) Le XX^e siècle a fourni d'amples preuves des déficiences des systèmes éthiques issus de la perspective moderne (Siècle des Lumières). Les aveux d'évolutionnistes renommés tels que Richard Dawkins et Stephen Jay Gould soulignent ces déficiences. ECR a ses racines dans ces conceptions⁶³.
- 5) Le discours messianique et utopiste des défenseurs d'ECR est un indice révélateur de son caractère religieux.

Toujours *optimiste*, dans son roman, **Les possédés**, Fiodor Dostoïevski, semble avoir une pensée presciente pour notre époque (1872/1972: 426):

Pas besoin d'instruction, assez de la science! Même sans la science il y aura assez de matériaux pour mille ans, mais il faut que s'organise l'obéissance. Il ne manque au monde qu'une chose l'obéissance. La soif d'instruction est déjà une soif aristocratique. A peine y a-t-il famille ou amour, voilà déjà le désir de la propriété. Nous tuerons le désir: nous déchaînerons l'alcoolisme, la calomnie, la délation; nous déchaînerons une débauche sans précédent, nous étoufferons tout génie dans l'œuf. Tout réduit à un commun dénominateur, égalité absolue.

Eliot, pour sa part, fournit d'excellents points de repères pour déconstruire le processus de laïcisation, processus qui abouti, lorsque parvenu à maturité, à une religion de/dans l'État (1965/1991: 114):

Thus when religion comes to be more and more an individual matter, and is no longer a family tie; when it becomes a matter of voluntary association on a day a week when the weather is neither too good nor too bad, and of a traditional and more meaningless verbiage in the pulpit and at times upon the political platform; when it ceases to inform the whole of life; then a vacuum is discovered, and the beliefs in religion will be gradually supplanted by a belief in the State.

Cela ne décrit-il pas l'essence de l'évolution de la société québécoise depuis la Révolution Tranquille?

Références

Note : Les documents des programmes du primaire et du secondaire émis par le MELS comportent habituellement, derrière la page de couverture, les informations bibliographiques habituelles dont *l'imprimatur* du MELS, c'est-à-dire la mention « approuvé ». Chose très curieuse, les documents du programme offert sur le site du MELS **omettent** cette information ainsi que la date de publication. Est-ce intentionnel ? D'après les informations internes du document PDF, ces documents ont été créés le 22 mai 2008.

- Augé, Marc (1982) *Génie du Paganisme* Ed. Gallimard Paris 336 p.
- Beauvoir, Simone de (1981) *La cérémonie des adieux ; suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974.* [Paris]: Gallimard, 559 p.
- Bock-Côté, Mathieu (2009) *L'école, laboratoire du multiculturalisme.* pp. 68-81 *L'Action nationale* vol. 99 no. 2 mars www.action-nationale.qc.ca
- Borissov, Vadim (1975) *Personne et conscience nationale.* pp. 193-227 dans *Des voix sous les décombres.*, Alexandr I. Soljénitsyne (éd.) (traduit du russe par Jacques Michaut, Georges Nivat et Hihne Zamoyaska) Seuil Paris 290 p.
- Burridge, Kenelm O. L. (1979) *Someone, No one: An Essay on Individuality.* Princeton U. Press Princeton NJ 270 p.
- Cornwell, John (2009) *Les savants d'Hitler: Histoire d'un pacte avec le diable.* Albin Michel Paris 503 p.
- Chomsky, Noam & Herman, Edward S. (1988/2003) *La fabrique de l'opinion publique: la politique économique des médias américains: essai.* (traduit de l'anglais par Guy Ducornet.) *Serpent à plumes* Paris 331 p.
- Dawkins, Richard (2000) *The Descent of Man (Episode 1: The Moral Animal)* (une série d'émissions de radio diffusées en janv. et février 2000 à la Australian Broadcasting Corporation, produit par Tom Morton) www.abc.net.au/science/descent/trans1.htm
- Demers, Stéphanie (2009) *De la prétendue neutralité des enseignants et des manuels.* (samedi le 31 janvier) <http://pedagogiecritique.blogspot.com/2009/01/de-la-pretendue-neutralite-des.html>
- Dostoïevski, Fiodor Mikhaïlovitch (1872/1972) *Les possédés.* (préface de Georges Philippenko) *Livre de poche* Paris (LP 10) 699 p.
- Durkheim, Émile (1912/1968) *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en australie.* Presses universitaires de France, Paris, cinquième édition, (collection "Bibliothèque de philosophie contemporaine") 647 p.
- Elbaz, Mikhaël (2002) *Cuisine de Dieu – aliments profanes.. Prohibitions alimentaires du judaïsme, organismes génétiquement modifiés et enjeux éthiques. Avis : Pour une gestion éthique des OGM, Commission de l'éthique de la science et de la technologie (gvt du Québec)* 45p.
- Eliade, Mircea (1972) *Mythes, rêves et mystères.* Gallimard Idées/NRF [Paris] 279p.
- Eliot, T. S. (1940) *Christianity and Culture : The Idea of a Christian Society and Notes Towards a Definition of* Culture. Harcourt, Brace New York http://books.google.fr/books?id=t6Crjue_wZsC
- Eliot, T. S. (1965/1991) *To Criticize the Critic and Other Writings.* University of Nebraska Press Lincoln/London 189 p.
- Firth, Raymond (1981) *Spiritual Aroma: Religion and Politics* pp. 582-601 in *American Anthropologist* Vol. 83 no.3 Sept.
- Geertz, Clifford (1973) *The Interpretation of Cultures.* Basic Books New York 470 p.
- Gellner, Ernest (1992/1999) *Postmodernism, Reason and Religion.* Routledge London/New York 108 p.
- Gosselin, Paul (1979) *Mythes d'origines et la théorie de l'évolution.* www.samizdat.qc.ca/cosmos/origines/M_Efr.html
- Gosselin, Paul (1985) *La définition de la religion en anthropologie sociale.* www.samizdat.qc.ca/cosmos/sc_soc/def_rel_pg.htm
- Gosselin, Paul (1986) *Des catégories de religion et de science : essai d'épistémologie anthropologique.* Thèse U. Laval www.samizdat.qc.ca/cosmos/sc_soc/tm_pg/th_m_pg.pdf
- Gosselin, Paul (2006) *Fuite de l'Absolu : Observations cyniques sur l'Occident postmoderne. Volume I.* Samizdat Ste-Foy ix – 492 p. www.samizdat.qc.ca/publications/fuite_pg.htm
- Gosselin, Paul (2008) *Le cours d'Éthique et de culture religieuse : Est-ce neutre?* Octobre www.samizdat.qc.ca/vc/quest_soc/ECR_neutre_pg.htm
- Gosselin, Paul (2008) *ECR : Qu'ils nous expliquent!* www.samizdat.qc.ca/vc/quest_soc/ECR_disent_pg.htm
- Gosselin, Paul (2009) *Fuite de l'Absolu : Observations cyniques sur l'Occident postmoderne. Volume II.* Samizdat Ste-Foy xv – 574 p. www.samizdat.qc.ca/publications/fuite2_pg.htm
- Gould, Stephen Jay (1997) *This view of life: Nonoverlapping Magisteria.* in *Natural History* vol. 106, no. 2, pp. 16, 18-22, 60-62 www.stephenjaygould.org/library/gould_noma.html
- Grassé, Pierre - Paul (1980) *L'Homme en accusation: De la biologie à la politique.* Albin Michel Paris 354 p.
- Hume, David (1740/1991) *La Morale: Traité de la nature humaine.* (livre III, trad. Phil. Saltel) GF Flammarion Paris 282 p.
- Huxley, Aldous (1937/1965) *Ends and means : an enquiry into the nature of ideals and into the methods employed for their realization.* Chatto and Windus London 335 p.
- Huxley, Aldous (1958/1990) *Retour au meilleur des mondes.* Plon [Paris] 155 p.
- Huxley Thomas H. (1873) *Evolution and Ethics.* pp. 297-302 dans RUSE, Micheal (éd.) (1989) *Philosophy of Biology.* MacMillan New York 349 p.
- Kawasaki, Guy (2007) *Ten Questions with Dr. Philip Zimbardo.* April 26 http://blog.guykawasaki.com/2007/04/ten_questions_w.html
- Keith, Sir Arthur (1947) *Evolution And Ethics.* G. P. Putnam's Sons, New York [http://members.aol.com/XianAnarch/humanism/evol_ge_nocide.htm*](http://members.aol.com/XianAnarch/humanism/evol_ge_nocide.htm)

- Kelley, Michael W. (2008) L'impulsion du pouvoir : Les idéaux formateurs de la civilisation occidentale. *Christianity and Society* vol. 18 no1 Summer www.samizdat.qc.ca/cosmos/sc_soc/histoire/pouvoir_oc_cid_mk.htm
- Kelley, Michael W. (2008b) The Impulse of Power: Formative Ideals of Western Civilisation. Part 2. pp. 20-31 *Christianity and Society* vol. 18 no 2 October www.kuyper.org/main/publish/journal.shtml
- Lewis, C. S. (1943/1986) L'Abolition de l'homme: réflexions sur l'éducation. (traduction Irène Fernandez) *Criterion* Limoges 201 p.
- Lewis, C. S. (1946/1965) *That Hideous Strength*. MacMillan New York 382 p.
- Leroux, Georges (2006) Éthique et culture religieuse : Un programme de formation pour la société québécoise. (Conférence présentée au Forum national sur le programme Éthique et culture religieuse au Centre des congrès, Québec le 29 novembre 2006) http://recit.cstros-lacs.qc.ca:8080/recit1/IMG/doc/Conference_G_Leroux-ECR_06-11-29.doc
- Leroux, George (2006b) Les conséquences de la déconfessionnalisation. (allocution au Premier forum national sur le programme ECR. le 29 novembre) Georges Leroux parle d'éthique et de culture religieuse. <http://www.youtube.com/watch?v=DwfNKGehQcQ>
- Leroux, Georges (2007) Éthique, culture religieuse, dialogue: Arguments pour un programme. *FIDES* 120 p.
- Leroux, Georges (2008) Les enjeux de la transmission. pp. 265-284 dans Gervais, Stéphan; Karmis, Dimitrios; Lamoureux, Diane [éds.] *Du tricoté serré au métissé serré?: la culture publique commune au Québec en débats*. Les Presses de l'Université Laval Québec ix, 345 p.
- Luckmann Thomas (1970) *The Invisible Religion* MacMillan New York 128 p.
- Martineau, Richard (2008) *Touche pas à mon Dieu*. 17 déc. *Journal de Montréal* www.canoe.com/infos/chroniques/richardmartineau/archives/2008/12/20081217-054600.html
- Ministère de l'éducation des loisirs et du sport [2008] *Éthique et culture religieuse : Domaine du développement personnel [Programme du primaire]*. pp. 271-363 www7.mels.gouv.qc.ca/DC/ECR/pdf/EthiqueCultRel_Primaire.pdf
- Ministère de l'éducation des loisirs et du sport [2008] *Éthique et culture religieuse : Programme du premier cycle et du deuxième cycle du secondaire*. 80 p. www7.mels.gouv.qc.ca/DC/ECR/pdf/EthiqueCultRel_Secondaire.pdf
- Muggeridge, Malcom (1977/1978) *Christ and the Media*. Eerdmans Grand Rapids MI (coll. London Lectures in Contemporary Christianity) 127 p.
- Nietzsche, Friedrich (1899/1970) *Crépuscule des idoles; suivi de Le cas Wagner*. (trad. d'Henri et, al. Médiations; 68) Denoël Gonthier Paris 190 p.
- Nietzsche, Friedrich (1885/2006) *Ainsi parlait Zarathoustra : un livre pour tous et pour personne*. M. Milo [Lausanne] 414 p.
- O'Neill, Louis (2007) *Diversité et accommodements*. Mémoire soumis à Commission Bouchard-Taylor octobre 5 p. www.accommodements.qc.ca/documentation/memoires/Quebec/o-neill-louis-diversite-et-accommodements.pdf
- Orwell, George (1946) *Politics and the English Language*. *Horizon* April vol. 13, no. 76 pp. 252-265 www.george-orwell.org/politics_and_the_english_language/0.html
- Orwell, George (1950) *Mille neuf cent quatre-vingt-quatre*. Gallimard [Paris] (coll. Folio; 822) 438 p.
- Orwell, George (1972) *The Freedom of The Press*. [Preface to *Animal Farm*] *The Times Literary Supplement*, September 15, http://orwell.ru/library/novels/Animal_Farm/english/efp_go
- Parsons, Talcott (1937) *The Structure of Social Action. A Study in Social Theory with Special Reference to a Group of Recent European Writers*. McGraw-Hill New York
- Pascal, Blaise (1656) *Les provinciales*. (ou les Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites)
- Phillips, Stone (1994) *Jeffrey Dahmer, an interview*. *Dateline NBC*, Nov. 29
- Proulx, Jean-Pierre (2008) *Rencontre avec Georges Leroux*. pp. 7-14 *Bulletin du CRIFPE* vol. 15 no. 1 mai http://crifpe.scedu.umontreal.ca/medias/pdfs/v15_n1.pdf
- Provine, William B. (1990) *Reply to : Evolution as Dogma: The Establishment of Naturalism*. *First Things*, November First Things no. 6 October www.firstthings.com/article.php3?id_article=5563
- Quérin, Joëlle (2009) *L'endoctrinement bien-pensant*. pp. 102-113 *L'Action nationale* vol. 99 no. 2 mars www.action-nationale.qc.ca
- Rabinow, Paul (1986) *Representations Are Social Facts: Modernity and Post-Modernity in Anthropology*. pp. 234-261 in Clifford, James & Marcus, George E., eds.. *Writing Culture : the Poetics and Politics of Ethnography*. University of California Press Berkeley CA
- Rowe, Dorothy (1982) *The Construction of Life and Death* John Wiley & Sons Chichester (UK) 218p.
- Sade, Marquis de; Blanchot, Maurice (1795/1972) *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*. (extrait de "La Philosophie dans le boudoir") précédé de *L'inconvenance majeure*. Jean-Jacques Pauvert Paris (coll. *Libertés nouvelles*; 23) 163 p.
- Soljénitsyne, Alexandr I. (1978) *A World Split Apart*. *Commencement Address Delivered At Harvard University*, June 8, 1978 www.forerunner.com/forerunner/X0113_Solzhenitsyns_Harvar.html
- Speer, Albert (1970) *Inside The Thrid Riech: Memoirs*. Macmillan New York 596 p.
- Steiner, George (2001) *Grammaires de la création*. Gallimard [Paris] (collection NRF-essais) 430p.
- Tocqueville, Alexis de (1835) *De la démocratie en Amérique*. vol. I www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
- Van Baal, Jan (1971) *Symbols for Communication: an introduction to the anthropological study of religion*. Van Gorcum Assen (Pays Bas) 295 p.
- Weikhart, Richard (2004) *From Darwin to Hitler: Evolutionary Ethics, Eugenics, and Racism in Germany*. Palgrave Macmillan New York

- Weinstock, Daniel (2006) Un cours d'éthique et de culture religieuse : prochain épisode d'un malentendu ? pp. 187-196 dans Quelle formation pour l'enseignement de l'éthique à l'école ? Fernand Ouellet éditeur Presses de l'Université Laval Ste-Foy QC 234 p.
- Weinstock, Daniel (2008) La crainte du relativisme est mal fondée. Formation et profession (Bulletin du CRIFPE - Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante) vol. 15 no. 1 mai pp. 18-20 <http://formation-profession.org>
- West, John G. (2007) Darwin Day in America: How Our Politics and Culture Have Been Dehumanized in the Name of Science. ISI Books Wilmington, Delaware 495 p.
- Yinger, J.M. (1970) The Scientific Study of Religion. MacMillan New York 593 p.
- Zimbardo, Philip G., Maslach, Christina & Haney, C. (2000). Reflections on the Stanford Prison Experiment: Genesis, transformations, consequences. (chap 11) dans T. Blass (éd.), Obedience to authority: Current perspectives on the Milgram paradigm (pp. 193-237) Lawrence Erlbaum. Mahwah, NJ
www.prisonexp.org/pdf/blass.pdf

NB : les citations suivies de * sont traduites par l'auteur.

Notes

- 1 - Il resterait à en faire les preuves
- 2 - Car Weinstock affirme lui-même qu'il est juif (2006 : 190).
- 3 - Durkheim exprima la chose ainsi (1912/1968 : 36):
(...) l'idée de surnaturel, tel que nous l'entendons, date d'hier : elle suppose, en effet, l'idée contraire dont elle est la négation et qui n'a rien de primitif. Pour qu'on pût dire de certains faits qu'ils sont surnaturels, il fallait avoir déjà le sentiment qu'il existe un *ordre naturel des choses*, c'est-à-dire que les phénomènes de l'univers sont liés entre eux suivant des rapports nécessaires, appelés lois. Une fois ce principe acquis, tout ce qui déroge à ces lois devait nécessairement apparaître comme en dehors de la nature et, par suite, de la raison : car ce qui est naturel en ce sens est aussi rationnel (...)
- 4 - Dans l'essai **Religion as a Cultural System**, Geertz propose une définition de la religion, qui évacue la référence au surnaturel habituellement associé à la religion (1973: 90):
Une religion est (1) un système de symboles qui agit (2) afin d'établir des humeurs et motivations durables chez les hommes en (3) formulant des conceptions d'un ordre d'existence général et (4) en revêtant ces conceptions d'une telle aura de réalité que (5) ces humeurs et motivations semblent tout à fait réalistes.*
- 5 - Tout comme le fait Weinstock, le programme d'ECR lui-même fait allusion une telle définition élargie de la religion (2008 : 2):
Le programme prend également en compte des expressions ou représentations séculières du monde et de l'être humain qui entendent définir le sens et la valeur de l'expérience humaine en dehors des croyances et des adhésions religieuses.
Et tout comme le fait Weinstock, on évite sciemment d'appliquer une telle définition élargie de la religion au cours d'ECR lui-même. Il ne faut pas montrer trop d'ouverture...
- 6 - Certains intellectuels n'hésitent pas de parler des Lumières en termes de courant **religieux**. Discutant de la transition de la Réforme protestante vers les Lumières, Ernest Gellner note (1999 : 90):
The Enlightenment was the reaction to this success, above all amongst its less successful and envious fringes; it strove to understand the economic and social success of the first modern societies, and make possible their emulation, and so proposed a secular version of a salvation religion, a naturalistic doctrine of universally valid salvation, in which reason and nature replaced revelation. It did so because it perceived the role of new, secular knowledge in the new social order.
- 7 - Ou encore les deux. La bibliographie du programme d'ECR du secondaire émis par le MELS (2008 : 78-79/577) cite à la fois des auteurs héritiers des Lumières tels que Habermas et d'autres qui sont postmodernes tels que Warren Nord. Georges Leroux, par exemple qui a contribué de manière importante à l'élaboration d'ECR, cite dans certains de ces travaux un postmoderne renommé Jacques Derrida. Un autre contributeur important à l'élaboration d'ECR, Fernand Ouellet, a pour sa part publié en 2005 le document suivant «Éduquer à la citoyenneté, à la religion et aux valeurs dans la postmodernité» (Communication présentée au congrès de l'Association pour la recherche interculturelle [ARIC], Alger)

ainsi que «L'éducation au religieux dans les sociétés post-modernes» (Communication présentée au colloque «La dimension religieuse de l'éducation interculturelle», Oslo, 6-8 juin 2004) et d'autres encore.

www.usherbrooke.ca/fatep/der/profs/pub_fouellet.html

Au sujet du professeur d'études religieuses à l'université d'Oxford, Michael Grimmitt, qui est cité par le programme ECR secondaire, on note :

Grimmitt implies that the preferred type of religious support for RE [religious education] should derive its inspiration from liberal/radical Christianity (2000 p 30) and take a non-realist approach as its framework (p 46-47). This takes what he terms an instrumental view of religion, by which he means that the function of religion within education is primarily the promotion of healthy human development. **So religion is not about, to put it somewhat crudely, discovering the truth about a God or an objective reality outside of ourselves**, but it is rather about promoting the inner being of the human person, or as Hick would put it becoming less self-centred.

<http://rel-ed.acu.edu.au/ren/scholars/CoolingLect.html>

La question de l'**identification** d'un intervenant postmoderne est intéressante. Les adeptes de certaines religions sont facilement identifiables et d'autres le sont beaucoup moins. Chez les francs-maçons, par exemple, en général on cherche résolument à maintenir dans l'ombre ses convictions, mais l'appartenance à une loge est un repère efficace. Chez les héritiers des Lumières, bien qu'à l'occasion on se permette de signer des manifestes (ex. **Humanist Manifesto**) en général on a coupé avec de telles attaches communautaires. Et chez les postmodernes, il n'est même plus question de manifestes. C'est le rejet des métarécits comme on dit. Cela rend l'identification du postmoderne fort problématique. Les choses se compliquent aussi par le fait que le postmodernisme encourage une certaine schizophrénie idéologico-religieuse. L'ouverture postmoderne à la religion permet donc à un individu de s'affirmer, dans sa vie privée, catholique ou protestant, mais dont la vie intellectuelle et professionnelle sera entièrement dominée par des concepts postmodernes. Et cet état est plus souvent inconscient. On peut donc être postmoderne à saveur Nouvelle Âge, postmoderne à saveur catholique, postmoderne à saveur musulmane (comme la lesbienne musulmane canadienne Irshad Manji), etc. Pour l'identification d'un postmoderne, il faut donc faire preuve de beaucoup de flexibilité. Le fait de citer un auteur postmoderne renommé peut être un indice utile, mais il faut considérer que cette influence peut être transmise par des auteurs de second ordre. Par ailleurs, il faut aussi considérer que l'influence postmoderne est très puissante dans les sciences sociales en milieu universitaire en Occident et de ce fait, constitue pour un grand nombre d'universitaires un acquis que l'on juge inutile de mentionner. Pour certains, la coupure avec l'aspect social/collectif des systèmes de croyances justifie le rejet du terme «religion» dans le cas du postmodernisme. À ce sujet le sociologue américain, J.M. Yinger, fait les remarques suivantes. (1970:11-12):

Many modern intellectuals, particularly perhaps among the writer's fellow social scientists, will agree that many modern political and other secular movements might appropriately be regarded as religions, but they see no parallel in their own lives. A supernatural view of the world

bas become meaningless to them; they are repelled by a boastful and worshipful nationalism; they feel comfortable with a quiet kind of scientific secularism, motivated by idle curiosity with perhaps a nudge from a desire to help solve some human problem. Certainly, a definition of religion that attempts to include such phenomena strains our imagination. Yet a term that already includes, by common consent, the contemplation of a Buddhist monk and the ecstatic visions of a revivalist cult member, human sacrifice and ethical monotheism, may have room in it for science as a way of life (not as a method or as a group of tested propositions about nature). Not all scientists, in the methodological sense, accept science as a way of life. Many feel that the answers to man's ultimate problems are to be found in a humanist faith or in the traditional religions. But some turn to science even for faith.

Touchant cette question le spécialiste des religions Jan Van Baal n'hésite pas à intégrer sous le terme « religion » des systèmes de croyances dont l'aspect communautaire a été éliminé (1971: 5-6):

One of the more serious objections usually raised against our definition [of religion] is that it is too wide because it includes magic as well as an important part of metaphysics. One might be inclined to reply: so what?; but that is a crude and rather unsatisfactory answer. Nevertheless, as far as metaphysics is concerned, would it do any harm if we admitted that metaphysical concepts are religious when they refer to a non-empirical reality? Is there any sense in denying that metaphysics and religion repeatedly go hand in hand? **Often metaphysics is simply religion, even if it is religion in a very specific, intellectualized and speculative guise.**

8 - Marc Augé, offre ce commentaire sur les rites collectifs modernes (1982: 318):

Mais la logique ritualiste ne concerne pas seulement les rapports de domination matérielle et idéologique entre peuples. Elle est à l'origine de tous les comportements collectifs susceptibles de communiquer aux groupes, indépendamment du principe de leur constitution, une conscience, éventuellement éphémère, de leur identité et, en termes durkheimiens, de leur sacralité. Dans les sociétés modernes, les occasions de regroupements festifs ne sont ni exclusivement ni essentiellement religieuses au sens étroit du terme: la vie économique, syndicale, politique et, plus encore, la vie sportive suscitent les manifestations de masse les plus importantes; il faudrait citer aussi les grands rassemblements autour des vedettes des formes modernes de musique populaire (pop, reggae).

9 - Bien que le cours d'ECR comporte le terme « éthique », les méthodes juridiques et politiques employées par le MELS pour imposer ce cours laissent entendre que l'éthique, au vieux sens judéo-chrétien, n'a que peu d'intérêt pour celui-ci...

10 - Les postmodernes sont très réticents à exposer en public leurs présupposés ou convictions. Si on consulte wikipédia français par exemple (http://fr.wikipedia.org/wiki/Philosophie_postmoderne) on trouvera des tas de choses intéressantes sur les origines de ce mouvement, ses promoteurs intellectuels, ses critiques du modernisme, mais très peu de choses sur les présupposés qui la fondent. Et pourtant proposer un résumé concis des présupposés de base d'un mouvement philosophique devrait être une tâche fondamentale

pour une encyclopédie sérieuse, mais si des postmodernes contrôlent le contenu de cette page, alors ça s'explique... Pour y voir clair, il semble malheureusement indispensable de consulter les intellectuels qui critiquent le postmodernisme. Pour une étude détaillée sur le postmodernisme comme système religieux, voir Gosselin 2006. Ceci dit, le postmodernisme partage, avec les systèmes de croyances tels que l'islam, le nazisme et le communisme, un attrait très fort pour les lieux de pouvoir d'une société. Contrairement aux groupes issus de la Réforme qui recrutent des convertis un à un et qui insistent sur la liberté de choix de l'individu, le système de croyances postmoderne ne s'intéresse pas à un processus aussi fastidieux et relationnel, où il faut convaincre, mais cherche à étendre son influence en investissant les institutions sociales, les centres d'influence. Comme les systèmes de croyances mentionnés ci-dessus, c'est le pouvoir sur la société qui intéresse. Atteindre l'individu n'a que très peu d'intérêt pour ces systèmes dans la mesure où l'on s'assure de la docilité des masses. Commentant dans son blogue les contraintes de *neutralité* imposées aux professeurs, Stéphanie Demers, une chargée de cours à la formation des enseignants et enseignants, note qu'ECR peut aboutir à un citoyen écervelé et manipulable à souhait (2008):

Est-ce que je veux être une enseignante qui prétend à l'objectivité, qui sert son programme et présente de façon dite « équilibrée » les « faits » (bien qu'il soit immensément rare que les versions les plus divergentes ne soient disponibles pour fins de présentations) sans prendre position? Quel type de citoyen cela forme-t-il? Mes recherches (trois ans, maintenant) à ce sujet, ainsi que mes 9 ans passés en salle de classe me font conclure que cela nous donne un citoyen PASSIF, INDÉCIS, INCAPABLE D'AGIR ET DE PRENDRE POSITION. C'est le citoyen silencieux qui ne réagit pas aux injustices de ce monde. C'est l'apathie face à la société qui ne change pas et s'enlise dans un modèle injuste et vicieux. La formule de Karl Marx est plus directe: « la religion est l'opium du peuple ». Dans la vie d'un enseignant dans une école concrète, ECR abouti plutôt à une forme de relativisme que l'on pourrait dire *sélective/hypocrite* (Quérin 2009: 108-109):

Ce qui est demandé aux enseignants, c'est de demeurer discrets sur les préférences religieuses, de laisser les enfants exprimer les leurs, et de réprimer les opinions et comportements jugés contraires au *vivre-ensemble*. Bref, les enseignants devront faire preuve de *curiosité* devant Rafiq qui pratique le ramadan, mais ils devront toutefois réprimander Samuel qui trouve étrange que son camarade crève de faim et bizarre que l'école modifie les dates d'examen pour l'accommoder.

11 - Question examinée plus en profondeur dans Gosselin (1986), au chapitre 2 en particulier.

12 - La dernière étape du salut chez Raël consiste dans l'accueil éventuel des extraterrestres sur Terre qui établiront alors une civilisation harmonieuse et prospère. Cette caractéristique attentiste permet d'établir des parallèles avec les cultes de cargo mélanésiens.

13 - Sur le pluralisme comme crise nécessitant une *solution*, trois questions se posent:

- 1) La pluralité de systèmes de croyances n'a-t-il pas toujours existé?
- 2) À partir de quel moment (ou seuil) devient-il *croissant*?

3) Pourquoi est-ce significatif tout à coup?

14 - Tous deux intellectuels français postmodernes.

15 - Et encadré par une cosmologie qui lui est propre aussi.

16 - Weinstock nous rassure en notant (2008 : 19) : « Convenons d'abord du fait que le pluralisme est, comme le monisme, une position opposée au relativisme. ». En fait, Weinstock établit ici a priori, un dogme, qu'il tient pour fondamental (et qu'il espère que l'on admettra sans trop poser de questions). En tant que philosophe, il est curieux de constater la définition du **monisme** exploitée par Weinstock. Il propose la suivante (2008 : 19) « Le monisme est la position selon laquelle non seulement il est possible (contrairement à ce que pensent les relativistes) de classer les valeurs selon un ordre rationnel, mais (contrairement à ce que pensent les pluralistes) il existe un ensemble de valeurs indubitablement supérieures aux autres. ». Il s'agit d'une définition inhabituelle du terme, car en général, on définit le monisme comme la doctrine qui veut que le monde ne soit formé que d'une seule réalité ou substrat fondamental. Le monisme s'oppose donc aux philosophies dualistes, qui séparent le monde matériel et le monde spirituel (l'au-delà).

17 - Le dictionnaire **Hachette** définit ainsi le nihilisme :

« Scepticisme absolu; négation totale de toute hiérarchie des valeurs. ».

18 - Sans doute pour avoir succombé à la tentation de telles mauvaises pensées et de tels doutes à l'égard du clergé post-moderne, il faudra demander l'absolution pour nos péchés. M. Leroux pourrait-il accéder à une telle demande ?

19 - Et **qui** décidera du moment où il faudra modifier à nouveau cet ordonnancement de valeurs ?

20 - Par exemple à la page 57/555 du document **Éthique et culture religieuse : Programme du premier cycle et du deuxième cycle du secondaire**, on discute des repères culturels, moraux et religieux, mais on évite scrupuleusement d'aborder le sujet des repères qui fondent ECR...

21 - Sur cette question, l'anthropologue britannique Ernest Gellner note l'obscurité typique du discours postmodernisme ainsi que son identification au relativisme (1999 : 24) :

Postmodernism would seem to be rather clearly in favour of relativism, in as far as it is capable of clarity, and hostile to the idea of unique, exclusive, objective, external or transcendent truth. Truth is [considered] elusive, polymorphous, inward, subjective... and perhaps a few further things as well. Straightforward it is not. My real concern is with relativism: **the postmodernist movement**, which is an ephemeral cultural fashion, **is of interest as a living and contemporary specimen of relativism**, which as such is of some importance and will remain with us for a long time.

22 - En particulier les religions monothéistes.

23 - On n'a qu'à penser qu'à la fureur provoquée par les caricatures de Mahomet récemment. Voir aussi: **Dossier de presse sur la liberté de pensée et de religion dans le monde musulman**. www.samizdat.qc.ca/cosmos/sc_soc/lib_pens_islam.htm

24 - En Inde, le *sati* est le sacrifice rituel et public des veuves, sur le bûcher funéraire de leur époux. Le *sati* a été interdit en 1829, pendant la colonisation britannique, mais peut avoir lieu encore de manière clandestine et ces victimes sont considérés comme des *suicidées*.

25 - Sir Arthur Keith, un évolutionniste, écrivant peu de temps après la Seconde Guerre mondiale, observait, touchant les convictions de Hitler (1947 : 27- 28) :

Le *Führer* allemand, comme je l'ai toujours maintenu, est un évolutionniste. Il a consciemment tenté de rendre la réalité allemande conforme à la théorie de l'évolution. (...) Pour voir les mesures évolutionnistes et la moralité tribale appliquées vigoureusement aux affaires d'une grande nation moderne, il faut nous tourner de nouveau vers l'Allemagne de 1942. Nous y voyons Hitler absolument convaincu que l'évolution produit le seul fondement pour la politique nationale. (...) Les moyens qu'il a adoptés pour parvenir à la destinée [nazie] de sa race et de son peuple ont pris la forme de massacres organisés qui ont éclaboussé de sang toute l'Europe. (...) Une telle conduite est tout à fait immorale, peu importe l'échelle éthique qu'on puisse y appliquer, mais l'Allemagne la légitima comme justifiée par la moralité tribale évolutionniste. L'Allemagne est donc retournée dans un passé tribal et a mis en pratique, aux yeux de tout le monde, les méthodes évolutionnistes dans toute leur férocité.*

Même lorsque tous ses projets grandioses tombaient en ruine, Hitler resta ferme dans ses convictions darwiniennes. Le 18 mars 1945, Albert Speer, alors ministre de l'armement, visita Hitler dans son bunker afin de le convaincre de ne pas détruire les infrastructures de l'Allemagne dans un dernier effort de guerre total. En réponse, Hitler fit les commentaires impietables qui suivent (Speer 1970 : 440) :

Si la guerre est perdue, le peuple sera perdu aussi. Il n'est pas nécessaire de s'inquiéter de ce que le peuple allemand aura besoin pour sa survie. Au contraire, il est préférable pour nous de détruire même ces choses. Car la nation s'est démontrée la plus faible, et l'avenir appartient uniquement au pays de l'Est plus fort. Dans tous les cas, seulement ceux qui sont inférieurs resteront après cette lutte, car les meilleurs ont déjà été tués.*

26 - C'est-à-dire judéo-chrétiennes...

27 - Le Tao, dans ce contexte, correspond non pas au taoïsme chinois, mais simplement à l'affirmation du concept universel d'une Loi morale absolue, c'est-à-dire reconnue (avec quelques variantes) par toutes les civilisations. Concept exploré par Lewis dans le livre I de **Mere Christianity/Pourquoi je suis un chrétien** ainsi que dans **L'abolition de l'homme**.

28 - Pour plus d'explications à ce sujet, voir le chapitre 2 de **Fuite de l'Absolu, volume I**.

29 - Voir la page 17 (515) du document du programme **Éthique et culture religieuse : Programme du premier cycle et du deuxième cycle du secondaire** (2008).

30 - Nietzsche l'aurait exprimé de manière plus élégante (1885) « Helas, mes frères, ce dieu que j'ai créé était oeuvre faite de main humaine et folie humaine, comme sont tous les dieux. Il n'était qu'homme, pauvre fragment d'un homme et d'un « moi »: il sortit de mes propres cendres et de mon propre brasier, ce fantôme, et vraiment, il ne me vint pas de l'au-delà! »

31 - Deutéronome 25 : 13-16.

32 - Deutéronome 12 : 20-25.

33 - Deutéronome 25 : 11-12.

34 - Lévitique 19 : 33-34.

35 - Deutéronome 23 : 9-14.

36 - L'anthropologue britannique Raymond Firth a fait un commentaire fort instructif touchant la portée éthique et sociale de l'Islam (1981: 589) :

Mais du postulat central de Dieu, en tant que réalité

suprême, ultime et aveuglante, sont tirées des propositions touchant l'homme comme serviteur de Dieu, touchant la nature comme un symbole reflétant la réalité divine et de **la loi (le Shari'a) vue comme exprimant la volonté divine et couvrant tous les aspects de la vie humaine**. Il s'agit d'une foi concise et logique. Pour le musulman, il n'y a pas de distinction ultime entre la loi divine et la loi humaine. Ainsi, chaque acte, ce qui inclut chaque acte politique, a une dimension religieuse et doit avoir une sanction religieuse explicite.*

37 - Voir à ce sujet Kelly (2008).

38 - La question mériterait sans doute un examen approfondi, mais le philosophe Michael Kelly offre l'observation suivante (2008b : 20):

If the development of monasticism can be traced back to pagan dualistic influences that derived from the Gnostic counter-culture of the ancient world, the ideas which gave shape to the institutional Church were borrowed from the other end of the spectrum, from the dominant imperial and aristocratic ideals of institutional order that were the social cornerstone of Roman civilisation. The Church adopted, without much dissent, the governing methods that were the hallmark of the political system of the Roman Empire, and, in so doing, embraced the aristocratic and hierarchical idea of rule that had been the ideological prop of Roman social control throughout its history.

39 - Et non seulement allemands, car Laurent Olivier, dans son livre **L'archéologie nazie en Europe de l'Ouest**. (In Folio 2007) relate l'adhésion, entre les deux guerres, de nombreux archéologues français à l'idéologie nazie. On y cite le cas du préhistorien français, Jean-Jacques Thomasset qui, en 1942, prononça un discours pro nazi devant l'Institut scientifique SS. Thomasset avait été invité par Heinrich Himmler lui-même.

40 - Ce n'est sans doute pas un hasard si les œuvres de Sade ont été oubliées pendant cent ans, non pas en raison uniquement de leur érotisme provocateur, mais aussi de leur cohérence morale, dans le contexte d'une cosmologie matérialiste. Aldous Huxley est aussi d'avis que Sade fut le révolutionnaire le plus cohérent de l'histoire (1937/1965 : 272).

41 - Cela semble aussi l'avis du tueur en série américain, Jeffrey Dahmer, surnommé le « Cannibale de Milwaukee » (dans Phillips 1994):

Si une personne ne croit pas l'existence d'un Dieu devant lequel nous sommes redevables alors pourquoi se soucier de modifier son comportement afin qu'il se situe à l'intérieur de paramètres dits *acceptables*? C'est ce que j'ai toujours pensé. J'ai toujours cru que la théorie de l'évolution était vraie, qu'on a tous notre source dans la fange. Et lorsque nous mourrons, c'est fini, il n'y a plus rien [d'autre].*

www.tueursenserie.org/article.php?id_article=5

42 - «De la guerre prolongée» (Mai 1938), **Œuvres choisies de Mao Tsé-toung**, tome II.

43 - Ou **Nonoverlapping Magisteria**. À ce sujet, voir Gould 1997 et le chapitre 2 [section Déclin...] de **Fuite de l'Absolu**, volume I (Gosselin 2006).

44 - NdT : phrase incomplète en anglais...

45 - Philip G. Zimbardo est un professeur de psychologie et l'auteur renommé du Stanford Prison Experiment (1971), une simulation du contexte carcéral ayant pour but de découvrir ce qui peut se passer lorsqu'on met de *bonnes personnes*

(des universitaires) dans une situation maléfique (pour une explication du protocole, voir Zimbardo 2000). Sur le concept du mal, il offre des commentaires fort intéressants (Kawasaki 2007):

Peu d'entre nous se connaît vraiment ou encore ceux qui nous entourent. Nous pouvons difficilement affirmer avec confiance ce que nous ferions dans une situation nouvelle ou inhabituelle, car nous choisissons de vivre dans des situations familières, sécuritaires et prévisibles. Et nous jouons toujours les mêmes rôles dans chacun de nos contextes comportementaux tout comme le font ceux que nous pensons connaître. Ces rôles sont liés à des actions et dialogues prévisibles connus de l'auditoire, car nos circonstances exigent rarement que nous devions improviser. Il nous suffit de réciter notre texte. Une autre illusion que nous chérissons est que la démarcation entre le bien et le mal est imperméable ; du côté du mal se trouvent les méchants et, de l'autre, nous et les nôtres sommes à jamais du côté du bien. Tout un corpus de données en psychologie anéantit cette illusion et démontre de manière dramatique à quel point des gens ordinaires peuvent être séduits par le mal au moyen du conformisme aveugle, de la déshumanisation, de l'adhérence aux normes, en jouant son rôle de manière inflexible et par l'obéissance à l'autorité. La démarcation entre le bien et le mal n'est pas une abstraction, mais comme le dit Alexandr Soljenitsyne (poète russe et autrefois prisonnier sous le régime stalinien), « tranche au cœur de chaque être humain ».*

46 - Il est curieux de constater que, plus tard, après avoir éliminé toute sanction sacrée appuyant la morale, certains évolutionnistes, se sentant mal à l'aise dans un univers aussi impitoyable et incertain, tentent à nouveau de récupérer la morale (et les questions éthiques) pour la faire entrer, par des moyens plus ou moins cohérents sur le plan logique (voir, par exemple, les efforts de Robert John Richards dans **Darwin and the emergence of evolutionary theories of mind and behavior**. University of Chicago Press Chicago & London [collection: Science and its conceptual foundations] 1987, 700 p.). On peut vraisemblablement concevoir un système éthique doux et altruiste posé sur l'infrastructure évolutionniste, mais en dernière analyse un tel système nous renseigne plus sur l'émotivité du concepteur de ce système éthique que sur l'évolutionnisme lui-même. La cohérence n'est pas un souci prioritaire chez ces auteurs, car la cosmologie évolutionniste n'exclut rien. Touchant ce phénomène, il est possible qu'un commentaire d'Alexis de Tocqueville soit à propos (1835, vol. 1):

En cessant de croire la religion vraie [le christianisme], l'incrédule continue à la juger utile. Considérant les croyances religieuses sous un aspect humain, il reconnaît leur empire sur les mœurs, leur influence sur les lois. Il comprend comment elles peuvent faire vivre les hommes en paix et les préparer doucement à la mort. Il regrette donc la foi après l'avoir perdue, et privé d'un bien dont il sait tout le prix, il craint de l'enlever à ceux qui le possèdent encore.

47 - Voir à ce sujet, Gosselin (1979) et Gosselin (2009). Depuis l'épisode de la conférence créationniste au CEGEP de Sherbrooke, il est manifeste que le système scolaire québécois supporte très mal la remise en question de l'évolution. À ce sujet: **Une conférence qui dérange**. (11 mars 2009) www.radio-canada.ca/regions/estrie/2009/03/10/002-crea

tionnisme-cegep-sherb.shtml

Il va sans dire que personne au MELS n'a songé, même un instant, remettre en question l'initiative de censure des profs de Sherbrooke.

48 - Mot lâché bien trop facilement ici et, dans ce contexte, devrait être remplacé plutôt par l'expression « ennuyeux pour les dévots de la vision du monde moderne ».

49 - Cela réfère vraisemblablement aux réserves formulées par Hume sur la source de la moralité, sa distinction is/ought.

50 - Avec leurs institutions impliquant des sacrifices humains à grande échelle.

51 - Cela semble avoir comme objectif d'éviter que le bon peuple pose des questions embarrassantes...

52 - Dans ce contexte, le *dialogue* ne constitue rien d'autre qu'un échange encadré par le système de croyances idéologico-religieuses du ECR. En d'autres mots, les dés sont pipés... Chose curieuse, en consultant les publications des défenseurs de la foi postmoderne soutenus si généreusement par le MELS, on nous abreuve régulièrement de l'importance d'initier les jeunes au *dialogue*, comme s'il s'agissait d'une révélation inédite et que personne n'avait jamais songé à *dialoguer* avant eux. Job et Socrate seraient fort étonnés de l'apprendre en tout cas...

53 - Et très branché sur les lieux du pouvoir. On retrouve inévitablement plusieurs technocrates dans cette secte. Pour examiner plus à fond ce sujet, voir les chapitres 1-2 de *Fuite de l'Absolu*, volume 1 (Gosselin 2006).

54 - Tout comme une bulle papale dans le Québec d'autrefois.

55 - Voir à ce sujet O'Neill (2007).

56 - Huxley a très bien compris ce type de discours. Déjà en 1958, il a eu une inspiration quasi-prophétique lorsqu'il a spéculé sur ce que serait le monde à venir (1958/1990: 144):

Sous l'impitoyable poussée d'une surpopulation qui s'accélère, d'une organisation dont les excès vont s'aggravant et par le moyen de méthodes toujours plus efficaces de manipulation mentale, les démocraties changeront de nature. Les vieilles formes pittoresques — élections, parlements, hautes cours de justice — demeureront, mais la substance sous-jacente sera une nouvelle forme de totalitarisme non violent. Toutes les appellations traditionnelles, tous les slogans consacrés resteront exactement ce qu'ils étaient au bon vieux temps, la démocratie et la liberté seront les thèmes de toutes les émissions radiodiffusés et de tous les éditoriaux — mais une démocratie, une liberté au sens strictement pickwickien du terme. Entre-temps, l'oligarchie au pouvoir et son élite hautement qualifiée de soldats, de policiers, de fabricants de pensée, de manipulateurs mentaux mènera tout et tout le monde comme bon lui semblera.

Touchant le rejet de la violence et la coercition physique comme outils de gestion sociale, Huxley notait avec cynisme (1958/1990: 40-41):

Dans les dictatures plus efficaces de demain, il y aura sans doute beaucoup moins de force déployée. Les sujets des tyrans à venir seront enrégimentés sans douleur par un corps d'ingénieurs sociaux hautement qualifiés. Un défenseur enthousiaste de cette nouvelle science écrit: «Le défi que relève de nos jours le sociologue est le même que les techniciens il y a un demi-siècle. Si la première moitié du vingtième siècle a été l'ère des ingénieurs techniques,

la seconde pourrait bien être celle des ingénieurs sociaux» - et je suppose que le vingt et unième sera celui des Administrateurs Mondiaux, du système scientifique des castés et du **Meilleur des Mondes**. À la question *qui custodiet custodes?* - qui gardera nos gardiens, qui organisera les organisateurs techniques?, on répond sereinement qu'ils n'ont pas besoin de surveillance. Il semble régner parmi certains docteurs en sociologie la touchante conviction que leurs pairs ne seront jamais corrompus par l'exercice du pouvoir.

57 - Orwell explore d'autres aspects de ce phénomène et rend compte de la canalisation des instincts qui se produit lorsque le processus d'endoctrinement est complet. On peut considérer alors que le *catéchisme* est intégré, qu'il est devenu seconde nature. (Orwell 1950: 300):

On exige d'un membre du Parti, non seulement qu'il ait des opinions convenables, mais des instincts convenables. Nombre des croyances et attitudes exigées de lui ne sont pas clairement spécifiées, et ne pourraient être clairement spécifiées sans mettre à nu les contradictions inhérentes à l'Angsoc. S'il est naturellement orthodoxe, (en Novlangue: *bienpensant*), il saura, en toutes circonstances, sans réfléchir, quelle croyance est la vraie, quelle émotion est désirable. Mais en tout cas, **l'entraînement mental minutieux auquel il est soumis pendant son enfance**, et qui tourne autour des mots Novlangue *arrêduprime*, *blancnoir* et *doublepensée*, le rend incapable de réfléchir et de vouloir réfléchir trop profondément.

On attend d'un membre du Parti qu'il n'éprouve aucune émotion d'ordre privé et que son enthousiasme ne se relâche jamais. Il est censé vivre dans une continuelle frénésie de haine contre les ennemis étrangers, et les traîtres de l'intérieur, de satisfaction triomphale pour les victoires, d'humilité devant la puissance et la sagesse du Parti. Les mécontentements causés par sa vie nue, insatisfaisante, sont délibérément canalisés et dissipés par des stratagèmes comme les Deux Minutes de la Haine. Les spéculations qui pourraient peut-être amener une attitude sceptique ou rebelle sont tuées d'avance par la discipline intérieure acquise dans sa jeunesse.

58 - Et à cela on pourrait ajouter les milieux universitaires ainsi que dans les médias...

59 - Évidemment, l'Office pour la propagation de la foi évolutionniste niera la chose.

60 - Ce qui attire le commentaire suivant de C. S. Lewis (1943/1986: 88-89):

Ils abominent la propagande: non que leur philosophie leur donne une raison de la condamner (elle ou quoi que ce soit d'autre), mais parce qu'ils valent mieux que leurs principes. Ils ont sans doute la notion (ce sera l'objet du prochain chapitre) qu'on pourrait trouver des justifications suffisantes, en cas de nécessité pour le courage, la bonne foi ou la justice, en faisant appel à des raisons *rationnelles ou biologiques ou modernes*. En attendant, ils se désintéressent de la question, et *démystifient* à tour de bras.

61 - Voir la citation de Nietzsche donnée ci-dessus (1899/1970: 78-79).

62 - Prix Nobel (1948) et auteur de **The Hollow Men** (1925) et **The Wasteland/La Terre vaine** (1928).

63- La soi-disante *ouverture* postmoderne à l'égard de la religion est une conséquence de ces déficiences.